PICHEGRU

ET

MOREAU.

Cm
FRC
6841

INVENTAIRE
1915

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

AN XII. — 1804.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

PICHEGRU

ET

MOREAU.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES AMIS DE L'INSTRUCTION
LIV.
3 PRAIRIAL

Nec privatos focos, nec publicas leges, nec libertatis jura, cara habere potest, quem cædes civium, quem bellum civile delectat : eumque ex numero hominum ejiciendum, ex finibus naturæ humanæ exterminandum puto. Itaque, sive Sylla, sive Marius, sive uterque, sive Cinna, sive iterum Sylla, sive alter Marius et Carbo, sive quis alius civile bellum optavit, eum detestabilem civem reipublicæ natum judico.

CICERO, *Philippica* 13.

LA grande accusation qui pèse également sur Pichegru et sur Moreau, rappelle une époque où l'on vit Moreau se ranger entre les accusateurs de Pichegru. On se souvient des faits qu'il lui imputa, des pièces qu'il produisit à sa charge, des sentimens qu'il exprima contre le *traître ;* c'est ainsi qu'en l'an 5, Moreau qualifia Pichegru condamné à la déportation ; c'est ainsi que Pichegru se vit qualifié

par Moreau dans un journal qu'il lut sur le chemin de la Guiane. On se rappelle ces circonstances qui semblaient rendre impossible tout rapprochement entre les deux personnages, et l'on veut revoir avec une nouvelle attention les monumens qui les ont fait connaître. Les lettres écrites par Moreau les 19 et 22 fructidor, et le recueil des pièces qu'elles annoncent, sont demandés, recherchés de toutes parts.

Cette avidité de lumières, dans une si grande circonstance, nous a portés à rassembler les lettres de Moreau, et à extraire la substance des pièces qu'il a produites à l'appui.

Voici d'abord la lettre du 19 fructidor.

Au quartier-général à Strasbourg,
le 19 fructidor an 5.

Le général en chef au citoyen Barthelemy, membre du Directoire exécutif.

CITOYEN DIRECTEUR,

« Vous vous rappelez sûrement *qu'à mon dernier* » *voyage à Bâle* je vous instruisis qu'au passage du » Rhin nous prîmes un fourgon au général Klinglin, » contenant deux ou trois cents lettres de sa cor- » respondance : celles de Vittersback en faisaient

» partie, mais c'étaient les moins conséquentes ;
» beaucoup de ces lettres sont en chiffre, mais nous
» l'avons trouvé : l'on s'occupe à tout déchiffrer ;
» ce qui est très-long.

» Personne n'y porte son vrai nom, de sorte
» que beaucoup de Français qui correspondaient
» avec Klinglin, Condé, Wickham, d'Enghien et
» autres sont difficiles à découvrir ; cependant nous
» avons de telles indications, que plusieurs sont
» déjà connus.

» J'étais décidé à ne donner aucune publicité à
» cette correspondance, puisque, la paix étant pré-
» sumable, il n'y avait plus de danger pour la
» République, d'autant que tout cela ne ferait
» preuve que contre peu de monde, puisque per-
» sonne n'était nommé.

» *Mais voyant à la tête des partis qui font actuel-*
» *lement tant de mal à notre pays, et jouissant dans*
» *une place éminente de la plus grande confiance,*
» UN HOMME TRÈS-COMPROMIS DANS CETTE
» CORRESPONDANCE, ET DESTINÉ A JOUER
» UN GRAND ROLE DANS LE RAPPEL DU PRÉ-
» TENDANT *qu'elle avait pour but*, j'ai cru devoir
» vous en instruire, pour que vous ne soyiez pas
» dupe *de son feint républicanisme*, que vous puis-
» siez faire éclairer ses démarches, et vous opposer
» aux coups funestes qu'il peut porter à notre pays,

» *puisque la* GUERRE CIVILE *ne peut qu'être le but* » *de ses projets.*

» Je vous avoue, citoyen directeur, qu'il m'en » coûte infiniment de vous instruire d'une telle » trahison, d'autant que celui que je vous fais con- » naître a été mon ami, et le serait sûrement en- » core s'il ne m'était connu.

» *Je veux parler du* REPRÉSENTANT PICHEGRU. » IL A ÉTÉ ASSEZ PRUDENT POUR NE RIEN » ÉCRIRE ; il ne communiquait que verbalement » avec ceux qui étaient chargés de la correspon- » dance, qui faisaient part de ses projets et rece- » vaient les réponses. Il y est désigné sous plusieurs » noms, entre autres celui de *Baptiste*. Un chef de » brigade, nommé *Badouville*, qui lui était attaché, » et désigné sous le nom de *Coco*, était un des » courriers dont il se servait, ainsi que les autres » correspondans : vous devez l'avoir vu assez fré- » quemment à Bâle.

» *Leur grand mouvement devait s'opérer au com-* » *mencement de la campagne de l'an* 4. *On comptait* » *sur des revers à mon arrivée à l'armée, qui, mé-* » *contente d'être battue, devait redemander son ancien* » *chef, qui alors aurait agi d'après les instructions* » *qu'il aurait reçues.*

» *Il a dû recevoir neuf cents louis pour le voyage* » *qu'il fit à Paris à l'époque de sa démission : de là*

» *vint naturellement son refus de l'ambassade de* » *Suède.* Je soupçonne la famille Lajolais d'être » dans cette intrigue.

» Il n'y a que la grande confiance que j'ai en » votre patriotisme et en votre sagesse, qui m'a » déterminé à vous donner cet avis : *les preuves en* » *sont plus claires que le jour, mais je doute qu'elles* » *puissent être judiciaires.*

» Je vous prie, citoyen directeur, de vouloir » bien m'éclairer de vos avis sur une affaire aussi » épineuse : vous me connaissez assez pour croire » combien a dû me coûter cette confidence ; il » n'en a pas moins fallu *que les dangers que courait* » *mon pays, pour vous la faire.* Ce secret est entre » cinq personnes, les généraux Desaix, Reignier, » un de mes aides-de-camp, et un officier chargé » de la partie secrète de l'armée, qui suit conti- » nuellement les renseignemens que donnent les » lettres qu'on déchiffre.

» Recevez l'assurance de mon estime distinguée » et de mon inviolable attachement. »

Signé MOREAU.

Pendant que cette lettre était en chemin pour Paris, une lettre du Directoire était en chemin pour Strasbourg, et appelait Moreau dans la capitale. Voici la réponse qu'y fit ce général, et la proclamation qu'il y joignit.

Au quartier-général, à . . . . . .
le 22 fructidor an 5.

Le général en chef au Directoire exécutif.

CITOYENS DIRECTEURS,

« Je n'ai reçu que le 22, très-tard, et à dix lieues » de Strasbourg, votre ordre de me rendre à Paris.

» Il m'a fallu quelques heures pour préparer mon » départ, assurer la tranquillité de l'armée, et faire » arrêter quelques hommes compromis dans une » *correspondance intéressante, que je vous remettrai* » *moi-même.*

» Je vous envoie ci-joint une proclamation que » j'ai faite, *et dont l'effet a été de convertir beaucoup* » *d'incrédules;* et je vous avoue qu'il était difficile » de croire que l'homme qui avait rendu de grands » services à son pays, et qui n'avait nul intérêt à le » trahir, pût se porter *à une telle infamie.*

» *On me croyait l'ami de Pichegru*, ET DÈS » LONG-TEMS JE NE L'ESTIME PLUS : vous verrez » que personne n'a été plus compromis que moi, » que tous les projets étaient fondés sur les revers » de l'armée que je commandais : son courage a » sauvé la République.

» Salut et respect. »

Signé MOREAU.

Au quartier-général de Strasbourg,
le 23 fructidor an 5.

Le général en chef à l'armée de Rhin et Moselle.

« Je reçois à l'instant la proclamation du Directoire exécutif, du 18 de ce mois, qui apprend à » la France que Pichegru s'est rendu indigne de la » confiance qu'il a long-tems inspirée à toute la » République, et surtout aux armées.

» On m'a également instruit que plusieurs militaires, trop confians dans le patriotisme de ce » représentant, d'après les services qu'il a rendus, » doutaient de cette assertion.

» Je dois à mes frères d'armes, à mes concitoyens, » de les instruire de la vérité.

» *Il n'est que trop vrai que Pichegru a trahi la* » *confiance de la France entière. J'ai instruit un des* » *membres du Directoire*, LE 17 DE CE MOIS, *qu'il* » *m'était tombé entre les mains une correspondance* » *avec Condé et d'autres agens du Prétendant, qui* » *ne me laissaient aucun doute sur cette trahison.*

» Le Directoire vient de m'appeler à Paris, et » desire sûrement des renseignemens plus étendus » sur cette correspondance.

» Soldats, soyez calmes et sans inquiétude sur les » événemens de l'intérieur; croyez que le Gouver-

» nement, en comprimant les royalistes, veillera » au maintien de la constitution républicaine que » vous avez juré de défendre. »

Signé MOREAU.

La correspondance trouvée à Offembourg, et remise par Moreau au ministre de la police le 6 vendemiaire an 6, a été imprimée cette même année; elle forme deux volumes in-8°. Voici les principaux résultats qu'offre le dépouillement des lettres qu'elle renferme.

EXTRAIT de la correspondance trouvée à Offembourg, et remise par Moreau.

Une lettre imprimée en tête de la correspondance, comme préliminaire, semble indiquer d'abord que, dès le commencement de la campagne de 1794, c'est-à-dire, de l'an 2, Pichegru et Montgaillard (intermédiaire entre Pichegru et Condé) s'entendaient pour le rappel du Prétendant. Voici ce qu'apprend à ce sujet une lettre du ministre de la République française à Hambourg; elle est du premier vendemiaire an 6, et adressée au ministre des relations extérieures.

« Au commencement de la campagne de 1794 » (an 2), Verteuil était avec les généraux Clair- » fayt et Mack. Pichegru était alors devant Ypres.

» Ce même Montgaillard dont parle d'Antraigues,
» vint au camp autrichien, se disant *chargé par*
» *Pichegru de faire connaître la disposition où il*
» *était de servir la cause des ennemis de la Républi-*
» *que.* Quelques jours après, un M. *Lacour*, jeune
» homme de dix-huit ans, de Bordeaux, à cheveux
» rouges, aide-de-camp du général Thierry, fut
» pris dans une petite affaire près de Tournay, ou
» plutôt il était évident qu'il s'était laissé prendre,
» et il fit les mêmes ouvertures à deux officiers de
» l'état-major, Frossard et Odonnell. Montgail-
» lard se rendit ensuite au quartier-général du duc
» d'York, auquel il parla de Pichegru dans le
» même sens. Il paraît qu'il trouva la même dé-
» fiance dans ce Prince que dans les généraux au-
» trichiens, ou que le Prince ne voulut rien prendre
» sur lui. Montgaillard passa de là en Angleterre,
» d'où il fut chassé comme ayant été un des coopé-
» rateurs de Robespierre. »

Ce Montgaillard, qui dès l'an 2 se disait l'agent de Pichegru, fut appelé à Mulheim par le prince de Condé, au milieu de thermidor an 3. Il y fut appelé, comme on le voit par le Mémoire trouvé à Venise dans le porte-feuille de d'Antraigues, *parce que le Prince connaissait toutes les relations que Montgaillard avait en France, et voulait le charger de sonder le général Pichegru*, avec qui, par

conséquent, le Prince savait que Montgaillard avait des relations. Cette époque était celle où la République, livrée à la plus affreuse convulsion, n'avait plus pour soutien dans la Convention, qu'une majorité faible, indécise, tremblante, mal unie, et des armées séparées de la capitale par les plus longues distances. Condé trouvait le moment favorable pour entrer en France; il demandait qu'on lui livrât Huningue : du reste, il se contentait de l'assistance d'une armée et d'un général considéré, sûr que la dépravation de l'esprit public ferait le reste, et s'estimant très-heureux de pouvoir se passer, pour la contre-révolution, des étrangers, dont le traité de Pilnitz lui faisait autant appréhender qu'approuver le concours. Pichegru voulait au contraire que son armée fût découragée, battue, réduite, accompagnée de l'armée autrichienne, pour arborer la cocarde blanche et marcher sur Paris. Instruit de ce qui se passait dans cette capitale (1), il n'attendait pas moins de l'esprit factieux et de l'humeur

---

(1) On lit dans une lettre écrite le 3 mars 1796 (ventôse an 4), que Pichegru « a reçu de ses affidés de Paris, avis » que l'affaire des sections n'est pas terminée, que la fer- » mentation était plus forte que jamais, et *qu'un parti très- » considérable et très-prononcé n'attendait qu'un chef.* »

(Correspondance trouvée à Offembourg, tome I, p. 219.)

séditieuse qui y régnaient alors, que du mécontentement de son armée, la provocation de son entremise et peut-être l'investiture d'un pouvoir qu'il pourrait garder ou rendre au Prétendant, suivant les circonstances. Il refusait de livrer Huningue, ne voulant pas, dit-il, faire d'opération partielle, ni hasarder le succès comme l'avaient fait Dumourier et Lafayette. Telles étaient ses dispositions lorsque le Gouvernement lui fit parvenir, ainsi qu'à Jourdan, l'ordre de passer le Rhin, le premier entre Strasbourg et Huningue, l'autre entre Coblentz et Dusseldorff. Jourdan ouvrit la campagne, le 20 fructidor an 3, par le passage du Rhin à Elhercamps. Ses succès furent brillans, décisifs. Dusseldorff fut pris. L'armée de Clairfayt, deux fois battue, fuyait vers le Danube : Pichegru n'avait qu'à s'avancer le long du Necker pour l'atteindre et en achever la ruine : il ne fit point ce mouvement, et Clairfayt s'arrêta dans le landgraviat de Darmstadt, où Wurmser eut le tems de venir à son secours. Jourdan fut obligé de se retirer le 20 vendemiaire an 4. Clairfayt eut des avantages considérables. Le 7 brumaire, Wurmser reprit Manheim. Cependant Jourdan eut des succès dans le Hunsdruck, et, à force de balancer des succès que Pichegru aurait pu prévenir, il réduisit l'armée de Clairfayt à une telle lassitude, à un tel

épuisement, que ce général demanda un armistice qui fut consenti par Jourdan.

Que penser des intentions de Pichegru dans cette campagne, quand d'un côté on en considère le mauvais succès, et de l'autre les conférences qui avaient lieu un mois avant son ouverture, entre lui et les intermédiaires qui négociaient avec le prince de Condé? Qu'en penser quand on voit, dans le récit de Montgaillard à d'Antraigues, que Pichegru avait fait proposer à Condé de faire passer le Rhin *par les braves gens de l'armée française ; là, de les aider par une grande démarche, de proclamer le Roi, d'arborer le drapeau blanc, et de repasser ensuite en France avec l'armée de Condé et l'armée de l'Empereur*?... Quand on a négocié sur de telles bases en thermidor avec l'ennemi de son pays, et que la négociation a été suspendue par le Gouvernement dont on a résolu la ruine, c'est-à-dire, par l'ordre de marcher contre cet ennemi en fructidor, il est au moins difficile d'être dans des dispositions assez énergiques pour battre et triompher.

L'armistice ranima l'intrigue : il s'établit à Offembourg un bureau de correspondance pour la communication de Pichegru et de ses affidés avec le prince de Condé et le commissaire anglais, Wickham. Ce sont les cartons de ce bureau même

qui en ont appris l'existence ; ce sont ces cartons livrés par Moreau.

Ce bureau se tenait chez une baronne de Reich, nièce du général Klinglin (1). Les agens étaient le libraire Fauche-Borel (2), Montgaillard et Courant. L'homme chargé de la confiance de Pichegru était Demougé, avocat de Strasbourg, connu du prince de Condé (3), et qui se fit quelquefois remplacer par un jeune homme de Strasbourg, nommé Olery. Il faut ajouter à ces noms celui du baron Wittersback, alsacien émigré, dont il est question dans une lettre du général Moreau (4); il correspondait d'un côté avec le général Klinglin et le prince de Condé; de l'autre, avec des particuliers de Besançon et Colmar. Ce Wittersback avait sous ses ordres un nommé Chambé, jadis huissier seigneurial en Alsace, depuis élu, comme Pichegru, et dans le même tems, au Corps législatif. Ses appointemens comme espion de Wittersback étaient de 36 liv. par mois.

Le 30 frimaire an 4, Fauche-Borel fut arrêté à Strasbourg comme espion. Pichegru le fit relâcher après cinq jours de détention.

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 211.
(2) *Ibid.* p. 36 et 353.
(3) *Ibid.* p. 53.
(4) *Ibid.* p. 97.

Pichegru permettait que les paquets des conjurés passassent sur la rive gauche sous son adresse en toutes lettres (1).

Dès le 19 janvier (nivôse an 4), Demougé annonce qu'on place dans l'armée, des *meneurs qui travaillent de leur mieux* (2). Pichegru s'occupe à royaliser les volontaires (3), et pendant que des agens affidés mettent en feu les départemens du haut et bas Rhin, la baronne de Reich fait distribuer aux avant-postes de l'armée républicaine une immense quantité d'exemplaires d'une adresse rédigée par le comte de Montgaillard, et qui lui est envoyée par le prince de Condé (4). Elle fait extraire du Journal intitulé *le Véridique*, par Husson, une épître *pseudonyme à Charette*, la fait imprimer par le prince de Condé, et circuler dans l'armée (5). Pichegru, le général en chef de l'armée française, descendant au métier de pamphlétaire, corrige lui-même une Adresse aux soldats, que Demougé lui soumet; il en recommande l'impression, *il indique le sens d'autres écrits qui doivent concourir aux mêmes*

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 85.
(2) *Ibid.* p. 69.
(3) *Ibid.* p. 53.
(4) *Ibid.* p. 79.
(5) *Ibid.* p. 85.

fins (1); et pendant qu'il cherche à dépraver l'esprit du soldat par des écrits, il tente de le conduire à l'exaspération par le mal-aise, le besoin, et en lui inspirant des espérances qu'il sait devoir être déçues.

Dans la correspondance de janvier on trouve les premieres bases et les premiers développemens d'un nouveau projet concerté entre le prince de Condé et Pichegru.

Le prince de Condé avait changé son plan; il avait abandonné ses vues sur Huningue, mais pour les jeter sur Strasbourg. Il sollicitait Pichegru de lui en faciliter la surprise.

Demougé assure, à cette occasion, que Pichegru était parfaitement disposé et bien dévoué (2). Cependant Pichegru refusait de livrer Strasbourg, comme il avait refusé de livrer Huningue, et par la même raison, c'est-à-dire, parce qu'il était opposé à toute *opération partielle*. Il faisait assurer Wurmser de tout son attachement (3). Il faisait dire au prince de Condé, que le Roi lui était aussi cher qu'à lui (4); *mais il persistait à demander qu'on lui laissât les moyens de diriger son armée vers son but.*

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 95.

(2) *Ibid.* p. 19.

(3) *Ibid.* p. 54.

(4) *Ibid.* p. 56.

Il veut, disait son interprète Demougé, *amener les choses à se déployer en grand*; *à ce que Condé, non-seulement recouvre d'un seul jet le royaume, mais le recouvre sans perdre la Lorraine. Nous en sommes au point*, disait Pichegru, *que le moindre incident peut développer les plus grands événemens; celui, par exemple, de ma démission, me ferait beau jeu, et ferait tomber toute mon armée dans ma main: un peu de patience; la crise fatale est plus avancée qu'on ne pense; qu'on s'en remette à moi, et que le brave Wurmser nous donne protection quand l'heure que j'attends sonnera* (1).

Wurmser ne se payait pas de ces vagues promesses, et dès-lors aussi il avait demandé que Pichegru lui donnât connaissance de son plan de conduite : il paraît que ce plan n'était pas définitivement arrêté. Pichegru en fait l'aveu dans la trente-unième pièce. Il avoue que tout dépend des circonstances qu'il guette et qu'il saisira avec empressement.

La correspondance de février roula à peu près sur les mêmes objets que celle de janvier (nivôse an 4).

M. de Condé montre du découragement, de

(1) *Voyez* tome I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 56 et 57.

l'impatience

l'impatience. Il ne voyait dans le système de Pichegru qu'un homme à la vérité déterminé à suivre l'impulsion du soldat, mais obstiné à l'attendre. Il observait qu'il eût été plus glorieux pour le général de donner que de recevoir cette impulsion (1); il ne voyait, pour résultats de toutes ces conférences, que des mesures dilatoires (2).

Cependant la conspiration marchait, et les principaux conjurés ne voyant pas arriver l'argent qui devait soutenir et assurer leurs manœuvres, en étaient au point de craindre un éclat prématuré.

En effet, tout était employé pour accélérer la catastrophe. Distribution de nouveaux écrits composés par Demougé (3), par Fénouillot, qui paraît sur la scène en janvier (nivôse an 4), suivi d'un immense balot d'imprimés de sa composition (4). Aux distributions d'écrits succèdent des distributions de l'argent qui restait.

La misère, le dénuement absolu, la famine, entretenus par Pichegru, achevaient de mécontenter le soldat.

Les conjurés, dans le délire de la joie, an-

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 115 et 116.

(2) *Ibid.* pag. 129.

(3) *Ibid.* pag. 152 et 156.

(4) *Ibid.* pag. 176.

nonçaient que le moment de frapper approchait.

Déjà Pichegru avait manifesté ses intentions : il n'était plus arrêté que par des détails ; il avait besoin de s'assurer des officiers qu'il n'avait pu gagner encore, et, pour calmer l'impatience de Condé, il lui faisait écrire en février 1796 (pluviôse an 4) : « On ne peut (1) croire que je ne fasse pas ce » qu'on desire de moi, quand même mon opinion » ne m'y porterait pas en plein. Vous savez que » le Gouvernement me déteste sans oser me le » montrer, et me craint. Vous savez comme je » me suis prononcé et me prononce tous les jours, » même trop, contre les gueux qui au fond sont » les seuls qui soutiennent opiniâtrement la ga- » geure, et qui seuls tiendront toujours les rennes. » Que dois-je espérer par la suite, si ce n'est d'a- » bord des inculpations, puis des persécutions, et » *à la suite de cela pis peut-être encore* : vous voyez » donc que je suis personnellement intéressé à une » chose que mon opinion prescrit et que mon cœur » desire. Qu'on soit bien persuadé qu'ayant conduit » la chose aussi loin qu'elle l'est, je saurai sans » doute aussi saisir le moment favorable, tel qu'il » le faut pour ne pas manquer le coup. »

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 122. Conversation de Pichegru en février 1796.

Pichegru employait tous les moyens qui dépendaient de lui pour provoquer ce moment favorable. Il réformait les bons officiers, et les remplaçait par des hommes dévoués à son parti, et poussait à l'explosion (1).

Demougé annonçait le 21 février (2) un mouvement très-prochain à Strasbourg.

L'esprit de l'armée, écrivait-il le 27 (3), *se monte à un tel point, qu'il est impossible qu'il ne s'en suive pas quelque éclat;* et les conjurés étaient si sûrs de leur coup, que déjà on songeait à faire en Suisse les acquisitions de bestiaux qui devaient alimenter l'armée. L'entrée du prince de Condé dans Strasbourg n'était plus un problême : on ne pensait plus qu'aux suites de ce grand événement; et ce *Courant* de Neuchâtel ne s'occupait déjà plus, avec la baronne de Reich, que des moyens de fournir aux soldats des toiles, des bas, des souliers, des mouchoirs, des brassières aux fleurs de lis et des panaches blancs (4).

Enfin Demougé, annonçant la distribution d'un de ses pamphlets, déclarait en même tems que ce

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 161.

(2) *Ibid.* pag. 161 et 162.

(3) *Ibid.* pag. 181 et 182.

(4) *Ibid.* pag. 188.

serait le dernier ; *qu'il n'attendait plus que la proclamation de Pichegru, qui devait précéder le mouvement majeur qui allait se faire dans la troupe* (1). *Il invitait Wurmser, Condé et Klinglin* à se tenir prêts dès ce moment.

Enivré de ces flatteuses espérances, *et depuis que les intentions de Pichegru lui étaient connues, Wickham ne dormait plus, par l'effervescence que lui donnait le desir du succès. Il écrivit une très-belle lettre à Pichegru, et lui envoya, le 26 février, une très-belle pipe* (2).

Mais ces belles lettres et cette pipe n'étaient pas ce que les conjurés attendaient de Wickham ; il avait promis de l'argent, et le moment était venu d'acquitter ses promesses.

Demougé en demandait ; il voulait être en état de *dire à Pichegru qu'il avait devant lui pour huit jours de marche.*

Convaincu de la nécessité de faire arriver des fonds, Fauche-Borel se mit en campagne, et vola auprès de Wickham.

Celui-ci promit d'abord deux cents louis que

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 182.

(2) *Ibid.* pag. 176. Il se servait de cette pipe sur le chemin de la Guiane.

Demougé devait toucher le 26 (1) : ce n'était qu'un faible à-compte sur les sommes immenses qui devaient être fournies aux conjurés : cette modique somme devait être incessamment suivie de 500,000 liv. (2).

Mais tout cela n'était que des promesses, et Wickham, désespéré, ou plutôt feignant de ne rien avoir dans une aussi critique circonstance, dépêchait Fauche, avec des lettres très-pressantes, auprès de M. Crafford, alors à Manheim (3).

Wickham écrivait aussi à Condé, et l'assurait que rien ne devait arrêter le mouvement, et qu'on était résolu d'y employer jusqu'à douze millions (4).

Déjà la baronne, toute enthousiasmée, *s'adressait au Dieu des miséricordes* (5), et ne s'occupait plus que des moyens de faire parvenir cet argent à Strasbourg, et Demougé, pour sûreté de cet envoi, lui recommandait encore de mettre sur les paquets et en toutes lettres l'adresse à Pichegru (6).

Cependant il fallut, pendant tout ce mois de

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 176.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.* pag. 185 et 186.

(4) *Ibid.* pag. 186.

(5) *Ibid.* pag. 176.

(6) *Ibid.* pag. 184.

février (pluviôse), se contenter de promesses, et l'argent ne parut point.

A cette époque survint un incident. Le commissaire du Directoire, Bassal, avait obtenu à Bâle de nombreux renseignemens, et recueilli beaucoup de faits positifs qui accusaient Pichegru, et Bassal avait fait part de ses découvertes au Directoire (1).

Les Représentans qui avaient accompagné Pichegru lors de ses dernières opérations, avant et depuis le passage du Rhin, la prise et la perte de Manheim, comparant sa conduite aux faits énoncés, n'étaient pas sans inquiétudes.

D'un autre côté, sans accuser encore Pichegru de mauvaises intentions, on ne pouvait se dissimuler que, d'une part, ce général disposait le soldat à se révolter contre le Gouvernement, en le laissant périr de misère et de faim sur les bords du Rhin, lorsque la trève lui permettait, lorsque Desaix et tous les officiers de son armée lui conseillaient de faire cantonner ses troupes dans l'intérieur, et que, de l'autre, il tendait à provoquer une révolution dans l'armée en sa faveur, en l'assurant qu'il allait la faire payer en numéraire, et en faisant entendre que son zèle pour l'intérêt du soldat allait lui valoir une

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 119, 227 et 597.

destitution injuste et mortifiante : il travaillait d'ailleurs à se l'attirer (1). Les Directeurs évitèrent le piége qui leur était tendu, en donnant à Pichegru l'ambassade de Suède, et en l'appelant à Paris.

Une destitution brusque et éclatante le frappant au milieu de son armée, aurait parfaitement secondé ses desirs : la froide patience du Directoire déconcertait ses projets, et ce voyage de Paris le pénétrait d'une véritable terreur.

A peine fut-il instruit d'une manière précise des intentions bien prononcées du Directoire par *ses affidés de Paris* (2), qu'il demanda un congé d'un mois, sous prétexte que des affaires particulières exigeaient sa présence chez lui (3).

Le Directoire accorda le congé demandé ; mais il profita de ce congé même pour appeler Pichegru à Paris, sous le prétexte de le consulter sur des opérations importantes.

Pichegru employa plusieurs détours pour éviter ce voyage ; mais les nouvelles qu'il reçut des com-

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 551. Demougé s'explique ainsi : « *Le Prétendant, Condé et Wickham doivent voir évidemment que Pichegru n'a pas quitté sa place, mais qu'il a fait en sorte qu'on la lui prenne, pour que le Directoire ait des torts à son égard*, etc.

(2) *Ibid.* pag. 219.

(3) *Ibid.*

plices qu'il avait dans la capitale le firent passer subitement de la terreur à l'espoir, et de la crainte d'être arrêté à la folle confiance d'écraser le Directoire.

Ses amis de Paris lui avaient annoncé que la conspiration de vendemiaire était reprise, « que » l'affaire des sections n'était pas terminée, que » la fermentation était plus forte que jamais, et » qu'un parti très-prononcé et très-considérable » n'attendait plus qu'un chef (1). »

Il ne voulait point faire de cette grande ville sa place d'armes; mais la regardant avec raison comme le point central où se réunissaient tous les factieux, il crut que c'était le seul lieu où l'on pût prendre des mesures qui étendraient l'explosion et la rendraient générale (2).

Dans une aussi dangereuse affaire, *ne voulant rien écrire, ne voulant traiter que de bouche, il devait communiquer aux meneurs les dispositions de son armée et apprendre les leurs* (3).

Mais avant de partir, et pour tranquilliser les Autrichiens et Condé, il eut plusieurs conférences avec son agent en chef, Demougé, et le 17 mars

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 219.

(2) *Ibid.* pag. 220.

(3) *Ibid.*

(26 ventôse an 4) il lui développa dans tous les détails son projet et ses moyens.

C'est dans la cent-unième pièce, page 290 du premier volume, que Demougé fait le récit de cette conférence : écoutons Demougé et Pichegru.

» Jeudi enfin (écrit ce premier à Klinglin, le 21 mars) « j'ai eu cette conférence qui m'était si né- » cessaire pour tranquilliser *Wurmser*, *Condé* et » *Klinglin*. Pichegru est venu chez moi, et je peux » dire qu'il ne m'a jamais mieux prouvé sa con- » fiance : je m'étais préparé à lui faire entrevoir » tous les dangers de la démarche qu'il allait faire; » en conséquence, j'ai rassemblé toutes les cir- » constances qui peuvent lui être mises à charge : » à tout cela il m'a répondu :

» *Plus je réfléchis à cette démarche et plus je la* » *trouve nécessaire : de toutes parts on me presse. A* » *Paris on m'attend avec impatience, et mon armée* » *est convaincue que ma présence seule à Paris peut* » *la faire payer en numéraire.*

» Cependant je suis sûr du contraire (c'est tou- » jours Pichegru qui parle); mais il suffira à mon » armée de m'avoir vu faire ces dernières tenta- » tives, pour peut-être l'aliéner absolument du » Gouvernement. Que peut-on me faire? On me » craint : aucune inculpation ne peut tendre qu'à » m'éloigner de mon armée..... Mais m'enver-

» ront-ils en mission ? Soyez certain que je n'en » accepte pas..... Me démettront-ils ? Ce serait, » je l'avoue, possible ; mais ce serait aussi le *maxi-* » *mum* de leurs ressources, et dans ce cas rien ne » m'empêche de revenir ici pour être à portée de » Condé, et où je laisse tous mes effets ; croyez qu'ils » ne feront pas trop les méchans ; je saurai parler » ferme, et pour plus d'une raison je leur en impo- » serai..... Rassurez, continua-t-il, nos amis : je » n'écris à personne, malgré le desir que j'en ai et » la satisfaction que cela me donnerait ; mais dites- » leur que je suis homme d'honneur, que je cher- » che le plus grand bien, *sans pouvoir nominative-* » *ment m'engager à telle ou telle opération, puisque* » *tout dépend des circonstances, que je calcule ; que* » *si dans la minute je pouvais faire changer les choses* » *à l'avantage du Roi, ou Condé que je révère, et* » *des infortunés qui défendent une cause si sacrée, je* » *n'hésiterais pas un moment :* dites-leur que si les » Autrichiens épaulaient bien Condé, je ne vois » pas comment alors, dans tous les cas, les succès » peuvent être douteux.

» Je demandais alors à Pichegru, comment il » s'y prendrait donc dans l'exécution de ce voyage, » et quelle serait la marche qu'il tiendrait....

» Voici ses réponses : J'attends pour samedi un » courrier extraordinaire qui achèvera de me dé-

» terminer ; je partirai alors : d'abord je parlerai » au ministre de la guerre, ou je prendrai l'air du » bureau ; celui-ci me mènera alors chez les cinq, » dont j'en connais assez bien trois..... Là je » verrai de quoi il tourne ; je ne leur mâcherai pas » le mot, et les différentes conférences, où j'ap- » prendrai leurs vues et leurs ressources, m'éclai- » reront probablement sur la véritable détermina- » tion de ma conduite pour le plus grand bien de » la chose.

» Je remarquais cependant à Pichegru, que nous » avions sujet d'être inquiets en cas qu'on le desti- » tuât, et qu'alors Condé et les Autrichiens se- » raient fort embarrassés sur le parti qu'il y aurait à » prendre.....

» Voilà, me répondit-il, définitivement la » marche qu'il y aura à tenir : de toute manière, » il est du plus grand intérêt pour les Autrichiens » et pour Condé, je le réitère bien positivement, » de ne pas lever cette trève arbitraire et illimi- » tée, qui déjà nous a fait le plus grand mal, » puisque l'armée n'a pas osé quitter les environs du » sol de la dernière campagne..... d'où viennent » les magasins pour siége, vuidés, la pénurie, le » dégoût du soldat, etc..... *Plus cette trève durera* » *ainsi, et mieux ce sera ;* mais on sent bien que le » premier qui s'en dégoûtera, ce sera notre Gou-

» vernement, qui n'a d'autre ressource que de » faire un dernier effort, par la raison que la paci- » fication avec l'Autriche est impossible, quoique » nous cherchions toujours encore à faire des paix » partielles : c'est alors qu'il faut déjà être prêt à » agir, et ne pas perdre une minute après les dix » jours de grace, car les nôtres se proposent bien » aussi de commencer aussitôt ; *mais il faut les* » *prévenir et tomber dessus le plus rudement possible,* » *comme aussi sur Jourdan en même tems.* Nous ne » soutiendrons qu'un échec ; *mais dans le cas,* » ajoute Pichegru, *que je sois destitué, alors cela* » *changerait la thèse, et peut-être, pour le bien de* » *la chose, faudrait-il que les Autrichiens levassent* » *la trève pour, conjointement avec Condé, tomber* » *dessus le plus tôt possible : le plus petit échec alors,* » *avec le mécontentement de l'armée, et un petit pam-* » *phlet analogue produiraient l'effet desiré d'une réu-* » *nion, ou d'une désertion ou débandade totale*, ou » telle autre détermination que Pichegru, qui dans » tous les cas reviendra ici, travaillera vivement.

» Pichegru promet de m'instruire au plus tôt des » objets essentiels à cet égard. Ainsi donc Pichegru » compte partir demain, *et il a accepté des fonds* » qui, chez un honnête homme comme lui, sont » un signe d'une grande bonne volonté et d'espoir » de réussite ; il ne veut pas que je distribue dans

ces circonstances aucun écrit, jusqu'à ce que les » choses soient au clair.....

» Il dit que le *maximum* où pourra être porté » l'armée du Rhin et Moselle sera au plus de » 80,000 hommes si la requisition va bien. Pi- » chegru, après avoir embrassé Demougé, a ré- » pété plusieurs fois qu'il devait tranquilliser ses » amis. Qu'on se rappelle que Pichegru m'a dit, » dans sa conversation, que rien ne pouvait être » plus heureux que sa destitution sans vrais mo- » tifs. »

Il serait difficile sans doute de s'avouer traître et conspirateur avec plus d'impudence que ne l'a fait Pichegru dans cette conférence ; mais il faut avouer en même tems que le vague du projet, que ces dispositions qui rejetaient dans un lointain indéterminé la catastrophe, que cet aveu cent fois répété *que les circonstances seules détermineraient un plan prononcé*, ne devaient pas calmer la bouillante impatience qui dévorait le cœur de Condé.

A la lecture de cette lettre la baronne de Reich, parodiant les vers de Rousseau, s'écriait de son côté : « S'il nous a tout dit, le grand-homme est » éclipsé à mes yeux, et toutes mes alarmes me » restent (1). »

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 300.

Mais elle se faisait bientôt illusion, et son imagination échauffée, soutenue par Demougé, lui peignait Pichegru cachant, sous ce projet si vague, des conceptions profondes et bien méditées, dont il devait faire mystere à ses plus ardens complices. Pleine de cette idée, secondée par Fauche-Borel, qui partageait l'admiration de Demougé pour le grand Pichegru, elle ne s'occupait que des moyens de faire réussir la conspiration.

Les efforts, les courses multipliées et tous les moyens tentés en février (nivôse) pour se procurer des fonds redoublèrent au moment où le départ de Pichegru fut résolu.

Dès la fin de février Pichegru s'était ouvert sur ce point à Demougé, et ce dernier écrivait à Condé : « J'attends l'argent, car Pichegru va en avoir be-» soin pour une expédition préparatoire et de haute » vue, qu'il m'a confiée dans le plus grand se-» cret (1). »

Il faudrait lire toutes les pièces qui se trouvent sous la date du mois de mars, pour concevoir la multiplicité des mouvemens, la rapidité des courses auxquelles l'infatigable Fauche-Borel se livra pendant tout ce mois de mars, pour procurer à Pichegru les fonds que lui avait promis Demougé.

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 195.

Wickham déclarait ne rien avoir, et renvoyait à Craffort : celui-ci faisait de grandes promesses, et renvoyait à Condé, qui, tourmenté par Fauche, se détermina à faire, pour forme d'avance, un léger sacrifice qui fut bientôt transporté de l'autre côté du Rhin (1).

Enfin Wickham et Craffort réalisèrent en partie leurs promesses : des fonds considérables en or, en argent, en lettres-de-change arrivèrent à Strasbourg, tantôt de nuit par le Rhin, tantôt de jour dans le chariot hongrois de *Badouville*, premier adjudant de Pichegru.

Sans doute ces fonds ne montaient pas à la somme de douze millions, promise par Wickham ; mais s'il est un fait bien évidemment prouvé par cette correspondance, c'est le paiement de neuf cents louis qui fut fait à Pichegru le 18 mars. Moreau n'en doutait pas.

Le jour de la proposition, celui de l'acceptation, les moyens dont on s'est servi pour faire arriver les fonds, le moment du paiement, l'emploi de la somme donnée et jusqu'au montant exact de cette somme, tout est avoué dans ces lettres.

Dès le 3 mars Demougé écrit à Fauche-Borel :

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 202 et 203.

J'ai offert à Pichegru des fonds pour le voyage, et il a accepté (1). Les lettres qui suivent, répètent vingt fois cette assertion.

Cet aveu est confié au prince de Condé, à la baronne de Reich, à Klinglin par Demougé, à Wurmser par Fauche-Borel et par Montgaillard.

C'est sous l'adresse en toutes lettres de Pichegru que ce précieux dépôt arrive à Strasbourg (2), et c'est au moment même de son départ pour Paris, sur le point de monter en voiture, que Pichegru reçoit de Demougé *neuf cents louis* pour son voyage (3).

Pichegru parti, on paie les subalternes (4), on distribue de nouveaux pamphlets à l'armée (5), on donne, on y jette de l'argent, toujours en espèces *à face royale ;* on y donne même des montres aux avant-postes.

Condé cependant s'indigne du départ de Pichegru (6) : la confiance des Autrichiens cesse. Wurmser regarde toute la conspiration de Pichegru comme une misérable intrigue. Déjà au moment du départ

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 223.
(2) *Ibid.* pag. 423, 241, 247, 278, 284, 275.
(3) *Ibid.* Le 20 mars, cinq heures du soir, pag. 294 et 423.
(4) *Ibid.* pag. 336.
(5) *Ibid.* pag. 336, 221.
(6) *Ibid.* pag. 198.

de

de Pichegru, Demougé lui avait communiqué une lettre dans laquelle Condé, victime du mécontentement des Autrichiens (1), l'en instruisait (2). Dans le cours du mois d'avril, les agens même de Pichegru tombent de l'incertitude dans le découragement : pour comble de maux, on parla de paix entre la France et l'Autriche. *On nous étouffe de vœux pour la paix* (3), écrivait la baronne de Reich à Klinglin : *au nom de Dieu point de paix.*

Au milieu de cet abattement général le seul Wickham ne se décourage point. Seul il était instruit de l'erreur où l'on était relativement à la paix; seul il savait tout ce qui se passait alors dans l'intérieur de la France, au sein de la capitale; il connaissait l'esprit séditieux qui agitait les sections, et prévoyait le parti que Pichegru pourrait tirer de toutes ces circonstances, pour faire faire en même tems le mouvement de l'armée et un mouvement populaire, et il était bien disposé.

« Il est impossible, écrivait Courant à Klinglin, » le 22 avril (4) (2 floréal), que M. Wickham » aille mieux qu'il ne va; il m'a réitéré sa parole » d'honneur d'arriver avec son banquier, au mo-

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 300.
(2) *Ibid.* pag. 285.
(3) *Ibid.* pag. 253.
(4) *Ibid.* pag. 435.

» ment même de l'arrivée de Pichegru ; il m'a as-
» suré qu'il se servirait de tous les moyens possibles
» pour faire réussir cette affaire ; en attendant, il a
» donné ceux qui étaient nécessaires pour la con-
» tinuer.

» Il a renouvelé ces assurances au prince de
» Condé, dans une lettre dont j'étais porteur.

» Il n'a rien écrit, depuis trois semaines, à M. le
» prince de Condé, sans daigner me le communi-
» quer auparavant. Toutes ses lettres expriment les
» intentions les plus formelles, et donnent la cer-
» titude que tous les fonds se trouveront partout où
» il faudra, et au moment même où Pichegru les
» exigera.

» M. Wickham m'a dit : *Je suis entiérement aux*
» *ordres de Pichegru ; je suivrai de point en point ce*
» *que cet homme me prescrira.* »

En avril (germinal an 4) Wickham fournit environ 500,000 fr. à Fauche-Borel, qui en remet partie à Demougé le 13 du même mois (1). Nouvelles distributions aux avant-postes de l'armée, *ce qui*, dit Demougé, *faisait un très-grand effet* (2). Nouvelle distribution d'écrits contre-révolutionnaires,

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 375, 384.

(2) *Ibid.* pag. 419, 461.

qui ne nuisaient pas à l'effet de l'argent (1) ; aussi le 27 avril Demougé écrivit-il à Fauche-Borel : » On s'apperçoit de plus en plus à notre armée » combien peu on a envie de se battre ; on foule la » cocarde ; le propos le plus commun est : *Au diable* » *la République* (2). »

Pendant que cet esprit infectait une partie de l'armée de Pichegru, celui qui soufflait à Paris n'y faisait pas de moindres ravages. Dans les départemens les choses n'allaient pas mieux. La guerre de la Vendée était terminée dans la Vendée ; mais les chouans répandaient la terreur dans le pays situé entre la Loire et la Seine. Le Morbihan, la Manche, le Calvados, l'Orne étaient en feu. La révolte était organisée dans le Mont-Blanc ; elle éclatait dans l'immense contrée qui est renfermée entre Tours, Châteauroux et Nevers. Tel était, au mois d'avril (germinal et floréal) l'état des choses en France et à l'armée du Rhin, lorsque Pichegru se rendit à Paris. Sans doute il ne pouvait arriver plus à propos pour tout disposer selon son plan, de manière que *l'explosion se fît partout en même tems* (3).

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 434, 344 et 351.

(2) *Ibid.* pag. 460 et 461. Nous adoucissons l'expression par décence.

(3) *Ibid.* pag. 220.

Pichegru trouva le Directoire prévenu contre lui par les dénonciations du représentant Bassal ; il eut l'air d'accepter l'ambassade de Suède ; mais il demanda un congé d'un mois, pendant lequel il se proposait de retourner à l'armée du Rhin. Alors il crut nécessaire d'opérer *l'explosion*, et revint en effet à Strasbourg le premier mai (11 floréal). Voici comment Demougé, après avoir eu une conférence avec lui, rend compte de son plan à Condé, Klinglin, la baronne de Reich et Fauche-Borel (1). La lettre est du 2 mai (12 floréal an 4).

« Réjouissez-vous enfin, Pichegru nous est rendu, » plus aimable et surtout plus savant que jamais ; » Badouville n'étant pas encore ici, j'ai pris hier » le parti de faire remettre à Pichegru adroitement » une lettre par mon *gendarme*. Un *oui* m'a indiqué » le rendez-vous pour ce matin, à la campagne ; » je m'y suis rendu, comme bien vous pensez, de » bon matin, et j'ai eu la vive satisfaction de l'em- » brasser. Notre conférence a été de trois heures. » On a beaucoup à dire quand on aime ; et quoique » nos affaires à Paris ne soient pas au point où » Pichegru et nous tous nous l'eussions desiré pour » les intérêts de notre *Grand-Bourgeois* (le Préten-

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, Lettre de Demougé, 186e. pièce, pag. 480 et suiv.

» dant), vous n'en admirerez pas moins les sages » et vastes calculs de Pichegru, qui maintenant » m'a amplement communiqué son plan, et déci- » dément fixé les opérations à entamer.

» J'ai obtenu de Pichegru, vu la haute consé- » quence de la chose et l'extrême responsabilité » qui pèse sur mes écrits, la promesse de rédiger » allégoriquement la substance de ce qu'il m'a dit, » sauf à la copier. Peut-être aussi aurai-je *un tout* » *petit mot* de sa main, ce que je souhaite bien; » en attendant, je vais vous rendre compte de ce » que Pichegru m'a dit.

» A son arrivée à Paris, le Directoire lui a écrit, » comptant tirer de lui une réponse à publier, pour » montrer qu'il a sa confiance. Pichegru, au bout » de huit jours seulement, répondit d'une si singu- » lière manière que cet écrit ne fut pas ostensible. » Le Directoire en fut piqué, et montra son dé- » plaisir à Pichegru, qui, loin de s'intimider, prit » un ton qui lui en imposa. En général tous les » gouvernans le craignent, parce qu'il a tout Paris, » bons ou mauvais, pour partisans. Pichegru, pen- » dant son séjour, s'est appliqué à connaître à fond » l'esprit public; il y est parvenu, mais il avoue » qu'il ne s'attendait pas à le trouver si erronné: » généralement tout ce qui n'est pas *jacobin demande* » *le gouvernement d'un seul; les grosses têtes même*

» *et le Directoire en voient le besoin et le desirent ;*
» mais on est bien divisé sur le choix à faire. La
» très-grande pluralité (ce qui a étonné Pichegru)
» est pour Orléans. Carnot du Directoire même en
» est le plus zélé partisan. La mère d'Orléans qui
» est à Paris, et que Pichegru a refusé de voir, a
» l'air de s'y refuser, disant que son fils serait assas-
» siné le lendemain de sa promotion. Enfin, les
» gens sensés que Pichegru a vus en grand nombre,
» conviennent tous qu'il y aurait une guerre civile
» interminable, si d'Orléans ou le *Grand-Bourgeois*
» (le Prétendant) étaient d'abord installés ; elle
» ajoute aussi qu'il est plus qu'évident pour elle,
» que le sang coulerait plus fort que jamais, si ce
» dernier (le Prétendant) rentrait sans PALIATIFS
» *et avec l'intention* PRONONCÉE de se remettre
» comme il était. Pichegru assure qu'il faut au
» Prétendant la plus haute *philosophie* pour ne pas
» heurter les opinions d'un siècle erronné et per-
» verti ; que ce n'est que par le tems que tout peut
» se *rectifier* ; qu'il faut surtout *assurer* et *pénétrer*
» *tout le monde* d'un *pardon général*, SAUF A SÉVIR
» S'IL LE FAUT QUAND ON SERA UNE FOIS
» SOLIDEMENT ÉTABLI. Toutes ces considéra-
» tions, qui ne sont pas aussi favorables que Piche-
» gru s'y attendait, lui ont fait décidément jeter
» son plan, qui, à son avis et à celui des plus zélés

» pour le *Grand-Bourgeois* (le Prétendant) *auquel* » *il l'a communiqué*, ne peut être que le seul qui » puisse donner tout l'avantage qu'il y a à espérer » pour le *Grand-Bourgeois* (le Prétendant), et dé- » jouer les *d'Orléans*, qui font nécessairement » couler un argent plus immense dans toutes les » veines de la grande cité ; argent qui, dit Piche- » gru, ne peut être fourni que par un État étranger, » et qu'on devrait sous main tâcher de rendre nul.

» Voici donc ce que Pichegru juge à propos de » faire : d'abord les Autrichiens DOIVENT ROM- » PRE AUSSITOT LA TRÈVE : *attendre les dix* » *jours et pas une minute de plus ; fondre dessus* » *l'ennemi avec une impétuosité aveugle, et telle,* » *qu'elle produise aussitôt des succès marquans ; ne* » *pas cesser de poursuivre : mettre le Prétendant et* » *les siens dans des positions telles, que, si même il* » *était forcé d'agir, les nôtres voient évidemment* » *qu'ils cherchent à ménager leurs compatriotes ;* CELA » EST NÉCESSAIRE, et battre, si possible, sur » tous les points. *Le résultat de cela sera, sur de so-* » *lides raisons de probabilité* qu'a Pichegru, *qu'il* » *sera rappelé à la tête de son armée pour arrêter les* » *progrès de l'ennemi.* Alors Pichegru demandera » une trève, et les Autrichiens l'accorderont, en » déclarant qu'ils sont intentionnés de ne traiter » qu'avec Pichegru seul. *De cette combinaison*, dit

» Pichegru, *il résultera un coup de théâtre imprévu*, » mais qui me paraît, d'après l'assurance avec la- » quelle Pichegru me l'a dit, *calculé avec étendue*, » *chez une partie majeure des gouvernans*, et du » Directoire même. Ce coup de théâtre sera » QU'ON APPELLERA PICHEGRU A LA DICTA- » TURE. Alors il est évident que toute concurrence » de parti cesse. Les Orléans seront joués, et Pi- » chegru, environné d'une confiance illimitée, » fondée sur l'estime qu'on a de lui, proclamera » *l'ultimatum* de la volonté.

» Il nous est aisé de concevoir que les intérêts » du Prétendant seront en très-bonnes mains; et » Pichegru, sans doute bien fondé, croit ce plan » immanquable, où, comme on le voit, tout dé- » pend maintenant des Autrichiens.

» Pichegru rejette comme absolument nuisibles » aux grands intérêts, toutes tentatives partielles » qui attireraient des forces énormes et terras- » santes, qui n'entraîneraient que des torrens de » sang et une scission indéfinie.

» Voilà ce que m'a dit Pichegru dans ce premier » entretien : il m'en a promis un second dans peu; » ce sera alors sans doute son allégorie qui ampli- » fiera ce que j'ai dit. Pichegru ne restera pas long- » tems chez nous : il ira chez lui pour voir ce qui » se passe; *je lui ai promis de lui donner les noms*

» DE CEUX DU JURA, *auxquels il peut sûrement* » *s'adresser.* JE LE PUIS ; mais pour être plus sûr » de mon fait, il serait prudent que le Bourgeois » (le Prétendant) m'en transmette aussi au plutôt. » Je tâcherai que Pichegru me donne de ses nou- » velles de là ; à cet effet je lui proposerai le chiffre » en musique, et il enverra ses nouvelles par agent » particulier.

» Pichegru ne sait absolument rien du *vieillard* » de Hagueneau. Il juge comme vous que c'était » un piége dont il s'inquiette peu : il fallait seule- » ment retenir le vieux pendar.

» Pichegru se plaint d'indiscrétion. Le Direc- » toire lui a dit que *le nommé Bassal, qui était à* » *Bâle*, l'a dénoncé pour être en intelligence avec » Condé, et qu'il en avait les pièces *probantes* en » mains.

» A Châlons on lui a tenu d'autres propos. Pi- » chegru ne se loue pas de la discrétion des émi- » grés ; il trouve aussi que notre manière d'écrire » en blanc est très-mauvaise, étant très-connue ; » il m'a conseillé le chiffre. (*Ici se trouve une la- cune de* 18 *lignes dans la lettre originale, écrites l'une sur l'autre et qui sont illisibles.*)

» Présentez au Grand-Bourgeois (le Préten- » dant) les sentimens de zèle et de dévouement » qui vous sont connus.

» La troupe file vers le Bas-Rhin. La 25e. demi-
» brigade venant de Huningue passa par ici.

» Que pas un mot de ceci ne transpire des cabi-
» nets émigré et autrichien....

» Je n'écris pas directement *au premier* (Condé)
» à cause du chiffre que je mets sous le blanc, et
» que la baronne de Reich traduira à Fauche-
» Borel, et il ira l'expliquer à Condé.

» Nous remarquons que la force majeure des
» nôtres sera à Sambre et Meuse; mais attaquez
» partout. *Le général Moreau, que Pichegru dit*
» *n'être pas tout-à-fait de son genre, est allé hier à*
» *Trèves pour se concerter avec Jourdan, que* Pi-
» chegru *dit être fort douteux.* Le bruit court que
» nous avons levé la trêve, je le voudrais. J'ai
» oublié de dire que Pichegru m'a assuré qu'il n'a
» pas encore accepté l'ambassade.

» On parle ici de faire sortir de la citadelle tous
» les habitans bourgeois, on craint vos ouvrages
» de Kehl.

» La fixation au complet des régimens de cava-
» lerie est de 53 chevaux. Dans le Haut-Rhin les
» chevaux ont une épidémie. Dans ce moment
» point d'avoine ni foin *au magasin* (Strasbourg).
» Pichegru trouve que la mort DE CHARETTE ET
» LES SUCCÈS DE L'ITALIE FONT DU MAL ET
» ENFLENT NOS DRÔLES.

» L'état des magasins de foin, à Pirmassens, » une des plus considérables divisions, montait » hier à 75 quintaux. Les chariots de réquisition » qui vont d'ici à Lunéville chercher des fourrages » reviennent vides.

» Voici un état de nos deux magasins de siége » d'ici ; notez qu'ils fournissent pour le courant au » 12 floréal :

Bœuf salé.....	27868 3 Livres.
Lard salé.....	16599
Vin.....	227574 Pintes.
Eau-de-vie.....	44205
Vinaigre.....	312921
Sel.....	9990
Pipes de terre.....	61357
Tabac à fumer.....	75553

» A jeudi soir pour d'autres nouvelles. »

Cette lettre arriva à la baronne de Reich dans la nuit du 3 au 4 mai (floréal). A l'instant Fauche-Borel et Courant en portèrent des copies à Condé, à Wickham et au Prétendant, qui était alors au camp de Condé.

Le Prétendant demanda à Pichegru de livrer Strasbourg. Demougé fit parvenir à Fauche-Borel la réponse de Pichegru le 10 mai (20 floréal) (1).

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, 197e. pièce, pag. 512 et suivantes.

« Pichegru, dit Demougé, ajoute en réflexion » sur ce que lui a fait dire le Prétendant, que l'in- » fluence qu'il a sur les meneurs et sur le Direc- » toire n'est pas de nature à pouvoir oser les porter » à abandonner Strasbourg au Prétendant ; qu'une » ouverture de ce genre lui ôterait évidemment » et sans succès la confiance qu'on a en lui, et dont, » d'après le plan qu'il a transmis, il ne peut se ser- » vir efficacement que lorsqu'il aura le pouvoir en » main.

» Que dans ce moment, il est essentiel de ne » pas considérer la chose en petit.

» Que Strasbourg n'est qu'un faible accessoire » au résultat qu'il médite ; que d'ailleurs si les Au- » trichiens poussent vigoureusement et coupent » l'armée de manière que Strasbourg reste isolé, » il pourra être emporté par la présence seule du » Prétendant et par une suite naturelle des opéra- » tions, vu que cette place est dépourvue de tout.

» Qu'à mesure que les succès des Autrichiens » seront marquans, il est probable que les indi- » vidus portés pour le Prétendant, et disséminés » maintenant dans Strasbourg, se lieront et for- » meront un noyau dont on usera de toutes ses » forces pour remplir les vœux du Prétendant et » les nôtres, etc. »

En s'opposant à toutes entreprises pareilles,

Pichegru tenait avec une égale opiniâtreté à l'exécution de son plan. Et comme sa présence trop long-tems prolongée à Strasbourg pouvait éveiller des soupçons et nuire aux opérations qu'il avait conseillées, il annonce, fait annoncer par Demougé (1), « qu'il allait en attendant aller dans le » Jura, sur lequel Demougé lui avait donné des » renseignemens dont lui Pichegru était content. » Il y allait, d'après la même lettre, pour y di- » riger les mesures convenables qui devaient har- » moniser avec ce qui se passerait à Strasbourg. » De là, cela ira peut-être au Lyonnais (ou » était Imbert-Colomès, le fondé de pouvoirs de » Louis XVIII). »

Demougé ajoutait : « Pichegru verra peut-être » le capitaine Rolland; j'envoie en avant Pichegru » à Dôle, le jeune Holbang, dont le frère émigré, » rentré et caché, agit activement avec Finot. » Pichegru déclarait (2) qu'il était essentiel que le » Prétendant ne quittât plus le poste où il était; » la grande sensation qu'il a faite, disait-il, prouve » la nécessité de ne pas quitter ce poste : ce qui » détruirait toutes les bonnes dispositions qu'on » montre ici pour lui, et qui augmentent chaque

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 515.
(2) *Ibid.* pag. 517.

» jour : ce qui nuirait également aux Autrichiens » dans ce pays-ci. »

Mais c'était surtout de la bonne volonté des Autrichiens que dépendait l'exécution de ce plan, et la levée de l'armistice était l'acte qui devait prouver cette bonne volonté.

Condé, le Prétendant voulaient toujours qu'on leur livrât Strasbourg, tandis que Pichegru voulait que les Autrichiens reprissent les hostilités. Le 14 mai (24 floréal) la baronne de Reich écrivait à Klinglin :

« Eh bien, mon cher Klinglin, que vous semble » de tout ceci ? Je n'en suis pas fort contente, et je » vous dirai que je désespère de tout si les Autri- » chiens tardent à se rendre à la pressante invitation » de Pichegru. »

Fauche et Montgaillard, échauffés par les sollicitations de Demougé et de la baronne de Reich, pressaient le prince Charles, le général Wurmser (1) de rompre la trêve, de répondre à la confiance de Pichegru, qu'un retard pouvait perdre dans l'esprit du parti qu'il avait rallié à Paris (2). Moreau avait succédé à Pichegru dans le commandement de l'armée du Rhin : Demougé écrivait le 10 mai (premier floréal), dans une lettre commune à Condé,

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 574.
(2) *Ibid.* pag. 549, 550, 554 et 555.

à la baronne de Reich, à Klinglin, à Fauche-Borel, à Wickham et à Montgaillard, « *qu'il ne fallait pas* » *faire de tentatives sur Moreau; mais que s'il était* » *frotté par les Autrichiens, il serait disposé à tout* » *faire* (1). »

J'ai vu, dit Montgaillard, dans sa lettre du 24, écrite de Manheim (2), « j'ai vu hier au soir et ce » matin la personne qu'il était essentiel de voir ici » (Wurmser nommé plus bas), et je n'ai rien né- » gligé pour lui inspirer en faveur de Pichegru l'ab- » solue confiance qu'il faut avoir nécessairement » dans cet homme rare. Il m'a paru qu'on sentait » bien cela, et qu'on voulait se conduire d'après » les données de son caractère et de ses talens. J'ai » écrit ce matin au prince Charles et à son bras » droit, et je me suis mis en quatre pour les main- » tenir dans les excellentes dispositions où je crois » véritablement qu'ils sont.

» Le voyage de Fauche-Borel a opéré un grand » bien, et il était d'une nécessité majeure.

» Je partirai décidément demain soir, à moins » que Wurmser ne me retînt, ce que je ne prévois » nullement utile : il m'a donné heure ce soir, et » je vous promets de lui parler de son immortalité

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 513.
(2) *Ibid.* pag. 574.

» future avec toute la chaleur qui peut dépendre de » moi.

» Vous jugerez parfaitement, madame la ba- » ronne, combien il est urgent de donner une con- » fiance absolue et sans bornes à Demougé et à Pi- » chegru ; que ce dernier n'a aucun obstacle ni re- » tard à craindre, et qu'on est fortement résolu à » le seconder par tous les moyens possibles : il faut » lui en donner l'assurance formelle, donnée par » l'Archiduc : c'est la vérité, et on ne saurait trop » en pénétrer Pichegru.

» Votre excellent jugement reconnaît combien » il est urgent de talonner sans relâche Wickham ; » il faut lui faire faire, d'une manière ou d'autre, » ce qui est si nécessaire à Pichegru (de l'argent). » Je ne doute pas de la bonne volonté personnelle » de Wickham, mais les effets seuls peuvent le » prouver.

» Pichegru est perdu sans ressource si les fonds » se font attendre un moment : on me l'a dit ce » matin, et je ne vous cache pas que (entre nous » soit dit) l'inquiétude de Wurmser et de l'archi- » duc porte sur ce point.

» Les troupes défilent nuit et jour, et passent » sans s'arrêter.

» Wurmser a une confiance de victoire que je » ne puis vous peindre.

Un

Un plein succès avait donc couronné le vœu de Pichegru et les démarches de ses agens. Le 21 à midi (1er. prairial an 4), les généraux autrichiens avaient fait déclarer la cessation de l'armistice.

Peu de jours après, Pichegru se rendit à Besançon pour attendre les événemens.

Il faut remarquer qu'à cette époque l'armée d'Italie courait de victoire en victoire. Ses succès éclatans conseillaient à l'Autriche une paix prompte. Il est donc évident qu'en rompant l'armistice sur le Rhin l'Autriche comptait sur les engagemens de Pichegru, comme sur une ressource infaillible.

Mais la destinée de l'armée d'Italie n'était pas seulement de chasser les armées autrichiennes de l'Italie, elle devait encore relever de leur découragement les armées de Sambre et Meuse et de Rhin et Moselle. Son exemple devait ranimer l'émulation du midi au nord de la France ; sa gloire devait porter une nouvelle ardeur dans toutes les ames. Arrêtons-nous quelques momens sur cette époque.

Le 11 germinal, Bonaparte était arrivé à Nice et avait pris le commandement de l'armée d'Italie.

Le 20, il ouvre la campagne.

Le 22, victoire signalée sur les Autrichiens, commandés par le général Beaulieu, à Monte-Notte. L'ennemi perd de quatre à cinq mille hommes, dont moitié sont faits prisonniers.

Le 25, nouvelle victoire à Millesimo. On fait à l'ennemi huit mille prisonniers, au nombre desquels est le général Provera.

Le 26, victoire de Dégo. L'ennemi perd encore deux mille hommes.

Le 2 floréal, victoire de Mondovi. L'ennemi perd dix-huit cents hommes, dont treize cents prisonniers. Les Français prennent vingt drapeaux, parmi lesquels quatre des gardes-du-corps du roi de Sardaigne.

Le 16, Bonaparte occupait Coni, Ceva, Tortone, toute la partie du Piémont en-deçà de la Stura et du Tanaro, après avoir accordé un armistice au roi de Sardaigne, qui demandait la paix au Directoire.

Le 20, il avait passé le Pô, à la poursuite du général Beaulieu, qu'il battit ensuite à Fombio.

Le même jour, il accorde une suspension d'armes au duc de Parme, qui demande aussi la paix au Gouvernement français.

Le 22, bataille de Lodi. L'armée française passe

l'Adda sur un pont de cent toises, défendu par trente pièces de canons autrichiens et en prend vingt. L'ennemi perd trois mille hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. Beaulieu fuit avec les débris de son armée.

Le 23, Pizzigitone est pris.

Le 25, Bonaparte écrit : *Toute la Lombardie* appartient à la République française.

A la fin du mois de floréal, le duché de Modène, une partie des États vénitiens, les légations de Bologne et de Ferrare étaient occupés par l'armée française, ainsi que le Mont-Ferrat, le Piémont, la Lombardie, le duché de Parme.

A cette époque le Directoire reçoit les vingt-un drapeaux pris par l'armée d'Italie; des tableaux et d'autres monumens précieux lui étaient expédiés; plusieurs millions étaient envoyés par Bonaparte pour subvenir aux besoins des armées du Rhin et Sambre et Meuse; enfin, des plénipotentiaires de la cour de Rome, du duc de Modène, du roi de Naples se rendaient ou étaient rendus à Paris, avec ceux du roi de Sardaigne et du duc de Parme, pour demander la paix, et l'armée de Beaulieu, réduite à peu de troupes errantes et dispersées dans les gorges du Tyrol, n'existait plus.

Telle était la situation des affaires lorsque des

émissaires de Pichegru obtinrent des Autrichiens aveuglés la rupture de l'armistice du Rhin, que Bonaparte sollicitait lui-même depuis le commencement de sa campagne ; rupture d'autant plus étrange, que Wurmser avait été obligé de détacher de l'armée du Rhin trente mille hommes, avec lesquels il venait au secours de Beaulieu.

Ces nouvelles étaient connues des armées de Sambre et Meuse, de Rhin et Moselle ; les gazettes en étaient pleines ; les poètes les célébraient à l'envi.

La solennité qui avait accompagné la présentation des vingt-un drapeaux d'Italie au Directoire avait déjà frappé toutes les imaginations. Le Directoire avait écrit aux militaires campés près Paris ces paroles : *Les cris de vive la République*, PROFÉRÉS EN L'HONNEUR DE CETTE ARMÉE VICTORIEUSE (l'armée de Bonaparte) *à la cérémonie qui vient d'avoir lieu pour la présentation des drapeaux, seront répétés par vous avec enthousiasme.* Une proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie, récompense de ses travaux, et présage d'une gloire nouvelle, avait retenti dans tous les camps. Les principaux traits en sont encore présens à tous les amis de la République, à tous les amans de la gloire.

« Soldats, disait Bonaparte, vous vous êtes pré-
» cipités comme un torrent, du haut de l'Apennin.

» Vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'oppo-
» sait à votre marche.

» Le Piémont, délivré de la tyrannie autri-
» chienne, s'est livré à ses sentimens naturels de
» paix et d'amitié pour la France.

» Milan est à vous, et le pavillon républicain
» flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de
» Parme et de Modène ne doivent leur existence
» politique qu'à votre générosité.

» L'armée qui vous menaçait avec tant d'or-
» gueil, ne trouve plus de barrière qui la rassure
» contre votre courage; le Pô, le Tésin, l'Adda
» n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards
» vantés de l'Italie ont été insuffisans : vous les avez
» franchis aussi rapidement que l'Apennin.

» Tant de succès ont porté la joie dans le sein de
» la patrie; vos Représentans ont ordonné une fête
» dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les
» communes de la République. Là, vos pères, vos
» mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes se
» réjouissent de vos succès, et se vantent avec or-
» gueil de vous appartenir.

» Oui, soldats, vous avez beaucoup fait..... Mais
» ne vous reste-t-il plus rien à faire ?..... Dira-t-on
» de nous que nous avons su vaincre, mais que nous
» n'avons pas su profiter de la victoire ? La posté-

» rité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue » dans la Lombardie ?..... Mais je vous vois déjà » courir aux armes, un lâche repos vous fatigue; » les journées perdues pour la gloire, le sont pour » votre bonheur..... Hé bien ! partons, nous avons » encore des marches forcées à faire, des ennemis » à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à » venger.

» Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la » guerre civile en France, qui ont lâchement as- » sassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à » Toulon, tremblent..... L'heure de la vengeance » a sonné.

» Mais que les peuples soient sans inquiétudes; » nous sommes amis de tous les peuples, et plus » particuliérement des descendans des Brutus, des » Scipions, et des grands-hommes que nous avons » pris pour modèles.

» Rétablir le capitole, y placer avec honneur les » statues des héros qui le rendirent célèbre; ré- » veiller le peuple romain, engourdi par plusieurs » siècles d'esclavage : tel est le fruit de vos victoi- » res; elles feront époque dans la postérité. Vous » aurez la gloire immortelle de changer la face de » la plus belle partie de l'Europe.

» Le peuple français libre, respecté du Monde

» entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, » qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce » qu'il a faits depuis six ans : vous rentrerez alors » dans vos foyers, et vos concitoyens diront, en » vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie!.....* »

Le Directoire, en apprenant la reprise des hostilités sur le Rhin, avait pensé qu'il ne pouvait exciter plus puissamment l'ardeur des armées de Sambre et Meuse, de Rhin et Moselle, qu'en leur présentant l'exemple de l'armée d'Italie. « *Braves ar-* » *mées*, leur dit-il en finissant sa proclamation du » 7 prairial, *reprenez vos armes terribles. Songez à* » *la cause que vous défendez, à votre pays, à votre* » *gloire ! Suivez vos propres exemples.* IMITEZ VOS » FRÈRES D'ITALIE !..... »

Ce fut dans ces circonstances que l'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Jourdan, se montra la première en campagne. Le 11 prairial une proclamation du général Jourdan disait à l'armée : « Je suis persuadé qu'au récit des » victoires remportées par vos frères d'armes en » Italie, votre courage et votre amour pour la pa- » trie se sont enflammés de nouveau. Bientôt l'oc- » casion se présentera pour vous de devenir les » émules de ces héros. »

Le 12, un corps de l'armée de Sambre et Meuse

chassa les Autrichiens de plusieurs positions avantageuses dans le Hunsdruck.

Le 13, un autre passa la Sieg, battit les corps commandés par Wirtemberg et Kilmayer, lesquels perdirent deux mille quatre cents hommes, l'état-major de l'ennemi fut fait prisonnier.

Le 16, la même division remporta une victoire signalée à Atterkirchen, sur la rive droite du Rhin, fit 3000 prisonniers, prit 4 drapeaux, 12 pièces de canon, et quantité de chariots et d'équipages.

Cependant l'armée du Rhin, commandée par Moreau, avait ordre de passer aussi sur la rive droite. Elle passa le 6 messidor, et se montra avec un courage digne de ses précédens succès.

Entre les armées victorieuses de Bonaparte et de Jourdan, il était impossible que le soldat le plus égaré ne secouât les idées honteuses dont les conspirateurs l'avaient nourri dans l'oisiveté du camp. Il était rappelé à la patrie par ces acclamations de joie et d'amour qui répondaient aux victoires et aux conquêtes de ces armées. Il était entraîné par l'émulation généreuse de la grande masse de cette brave armée du Rhin même, qui depuis longtems gémissait de son inaction et non de son malêtre : en un mot, un mouvement général entraînait alors tous les défenseurs de la République.

Quand Pichegru lui-même aurait encore été à la tête de l'armée du Rhin ; quand il y aurait répandu avec plus de profusion l'or et les écrits corrupteurs ; quand ses affidés y auraient redoublé de séduction, il aurait fallu que son armée, ses affidés, que lui-même, suivissent le mouvement général ; il aurait marché contre les Autrichiens au lieu de porter la guerre civile au sein de la France ; il aurait été forcé de servir au lieu de trahir ; il aurait été condamné à la gloire, quels que fussent ses vœux pour l'infamie.

Cette époque fut celle où commença, pour les trois armées de la République, une suite de victoires qui ne fut interrompue qu'au commencement de l'an 5, époque où Moreau se retira sur le Rhin. Il le repassa le 5 brumaire. A cette époque Fauche-Borel écrivit à Klinglin (1), que M. Wickham vient de lui promettre de nouveau d'aider de tous ses moyens la réussite des complots concertés entre le Prétendant et Pichegru, de qui il annonce qu'il vient de recevoir *tout récemment de bonnes nouvelles*, et il ajoute : « *Voilà Moreau au point où* » *Pichegru l'a souvent demandé pour opérer son*

---

(1) Le 15 octobre (22 vendemiaire an 5).

» *travail.* Le bon prince Charles et le général » Latour ont travaillé comme il était presque » difficile de s'y attendre ; mais on vous conjure » de Strasbourg de continuer sans relâche (1). »

Une lettre de Demougé (2) apprend qu'alors Pichegru était à Strasbourg, et c'est une circonstance fort remarquable.

Une autre lettre du même, datée du 29 octobre (brumaire), annonce à Klinglin (3) « qu'à la re- » prise de la rive droite, la confusion, la terreur, » le dégoût, la lutte contradictoire des volontés à » Paris, la pénurie des moyens, le dénuement » des places fortes, le danger, surtout, de nous lais- » ser du repos et le tems de recourir à des moyens » extrêmes, tout enfin doit faire connaître qu'il » faut continuer des efforts extraordinaires dont » le succès le plus complet ne peut manquer d'être » la récompense. »

Une autre lettre écrite à Klinglin par le même Demougé, le 4 novembre, porte ce qui suit : « Les retranchemens des Français à Kehl sont re- » gardés, par Pichegru, comme mauvais et insuf-

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, p. 2.
(2) *Ibid.* pag. 11 et 12.
(3) *Ibid.* pag. 15.

» fisans vis-à-vis des vôtres ; les batteries sont trop » près les unes des autres. Si le bombardement et » les obus ont lieu de votre part dans les décom- » bres et sur le pont de Kehl, on sera bien en » peine, malgré les mines qu'on dit avoir été » faites en avant de Kehl pour faire danser les Al- » lemands. Le village de Kehl, la rue droite jus- » qu'à la grille, seront brûlés par nous.

» Demandez à Fauche-Borel des nouvelles de » Pichegru : il (Pichegru) m'a quitté hier ; nous » avons bu ensemble l'avant-veille comme des » capucins à la santé du grand et brave prince » Charles, qui est admiré par des gredins, et c'est » beaucoup.

» Nous comptions, ajoute-t-il, aujourd'hui sur » une sérénade de sa part ; mais sans doute qu'il » y aura ce soir feu d'artifice. » On devine facile- ment ce que Demougé entend par ces *sérénades* et ces *feux d'artifices* : c'était le bombardement de Kehl que sollicitait avec tant d'ardeur ce confident de Pichegru.

Pendant que, se livrant uniquement à leurs tra- vaux respectifs, les assiégeans, les assiégés se con- tentaient d'échanger quelques boulets, les espions multipliaient leurs correspondances et leurs ren- seignemens.

« Sachez, écrivait Demougé à *Klinglin*, que nos

» retranchemens à Kehl sont peu solides ; rien » n'est maçonné, de façon qu'il est improbable » qu'il y ait des casemates pour abriter : la preuve » de cela est la peur qu'on a des bombes et des » obus, qui feraient un quadruple effet dans des » décombres semées partout et qui augmenteront » encore par l'abatis de la grande rue. *Je crois qu'il » sera peu difficile de nous abîmer.* »

Le 7, Klinglin écrivait a Wittersbach :

« *Je suis de l'avis de Pichegru, que si nous bom-* » *bardions vigoureusement Kehl, on les embarrasserait* » *beaucoup.* »

De son côté, Fauche-Borel écrivait le même jour à Klinglin. « On assure que Desaix a ordre » d'attaquer incessamment le prince Charles. Ce- » lui-ci doit s'attendre à voir venir sur lui des » animaux féroces, gorgés d'eau-de-vie. S'il sou- » tient intrépidement le premier choc, les nôtres » sont perdus ; c'est ce qu'il faut faire incessamment » comprendre aux Allemands. La quantité de » grosse artillerie, de munitions, de retranche- » mens, avec quelques mines dans les ouvrages » avancés à Kehl, le font croire imprenable. Nous » pouvons être minés faute de *traverses* de ce côté- » là ; aussi les obus ennemis attaquent nos pon- » tons.

» *Pichegru fait dire par Badouville, que le prince*

» *Charles ne peut rien faire de mieux que de conti-*
» *nuer sans interruption ;* que l'armée est dégoû-
» tée ; qu'il ne faut pas la laisser reposer. Il est
» content de ce qu'on a fait jusqu'à ce moment ;
» mais pour qu'il soit rappelé, il faut frapper (1). »

Wittersbach et Chambé donnaient sur la situation d'Huningue, sur les différens mouvemens des troupes composant la garnison de la tête du pont, des renseignemens aussi précis que ceux fournis par Demougé sur Kehl.

Deux hommes, surtout deux officiers supérieurs, Tugnot, chef de bataillon, et l'adjudant-général Badouville étaient souvent interrogés par Klinglin.

Dans les lettres écrites par Demougé le 17 novembre, par Fauche-Borel le 18 (2), et par Vittersbach le 19, on apprend que Demougé a fait un voyage à Berne, et quel en a été le but et le succès.

« Cher Klinglin, dit Demougé, je reviens de
» chez le bon Wickham, que j'ai trouvé tout dis-
» posé aux affaires de notre cher Pichegru. Après
» deux conversations de chacune deux heures, il
» a conclu que de ce pas j'irais chez Pichegru (*pour*

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, p. 41 et 42.

(2) *Ibid.* pag. 77.

» *lequel il m'a donné de l'argent et une lettre de sa* » *main*), *de là à Strasbourg ; et au moment que* » *m'indiquera Pichegru, à Paris où je serai le seul* » *intermédiaire de Pichegru, au Prétendant et à ses* » *amis*. Abstraction faite de l'utilité indispensable » dont je serai chez Pichegru, je lui ai détaillé » d'autres moyens qui peuvent me mettre à même » de faire le plus grand bien à tous les intéressés : il » les a trouvés admissibles. »

Il se plaint ensuite de ce que Wickham ne veut entrer pour rien dans les frais d'espionnage de Strasbourg : il se trouve pour cela renvoyé à Klinglin et au prince Charles : il demande à ce sujet quelques éclaircissemens à Klinglin.

» J'attends, continue-t-il, votre réponse à ce sujet..... L'argent que m'a remis Wickham, *pour* » *les affaires de Paris*, sera bien juste ce qu'il fau- » dra pour là.

» Il est vrai que PICHEGRU EST PLEINEMENT » CAVÉ POUR LES GRANDS COUPS ; mais, je le » répète, je ne puis rien prendre de là, puisque » Wickham ne le veut pas. »

Fauche-Borel, dans une lettre datée de chez Wickham, parle du même voyage de Demougé chez Pichegru, du voyage de Demougé et Pichegru à Paris, des argumens déterminans fournis par Wickham, et il annonce à Klinglin qu'aussitôt

que Pichegru sera à Paris, ce sera lui, Fauche, qui informera le prince Charles des mesures que prendra Pichegru dans cette grande ville.

Enfin Wittersbach annonce que Demougé est extrêmement content de Wickham, qu'il l'a chargé d'or, et qu'il va partir de Bâle pour aller chez Pichegru, etc.

A quelle somme peut monter cette distribution de M. Wickham ? C'est sur quoi l'on ne trouve dans la correspondance aucun renseignement précis. Mais si l'on se permet quelques comparaisons, si l'on réfléchit que, pour la premiere fois, l'insatiable Demougé avoue qu'il est satisfait, si l'on veut bien peser les deux phrases, l'une de Witterbach, qui *annonce que Demougé est chargé d'or*; l'autre, bien plus énergique de Demougé, qui avoue que *Pichegru est cavé pléinement pour les grands coups*, on pourra, sur cette somme en or envoyée par Wickham à Pichegru, donner carrière à son imagination. On se rappellera que l'on regardait comme un faible à-compte les 500,000 liv. remises en juin à Strasbourg, en numéraire et en lettres-de-change; on se rappellera qu'on regardait comme une misère indigne d'être offerte les neuf cents louis que Pichegru daigna accepter pour Paris; on se rappellera que Condé, qui certes n'avait pas la caisse de Wickham, offrait

au même Pichegru 300,000 livres en or et 1,600,000 liv. en lettres-de-change ; on s'environnera enfin des motifs qui ont nécessité cette générosité anglaise ; on pensera à l'effroyable corruption qui se fit sentir avant les élections, pendant les élections, dans la législature et dans Paris ; et d'après ces données, on pourra estimer qu'un homme cavé pleinement pour les grands coups devait avoir à sa disposition plusieurs millions.

Demougé partit de Strasbourg le 21 novembre (brumaire) pour aller porter à Pichegru, qui était alors à Belvaux, l'or dont nous avons vu que *Wickham l'avait chargé.*

Les ennemis étaient loin de s'attendre à la longue et admirable défense des deux garnisons de Kehl et de Huningue, et nous voyons que, le 23 novembre, Klinglin, croyant, d'après Pichegru (1), *que ces deux têtes de pont* ne pourraient pas résister long-tems, invitait le prince Charles à faire précéder son entrée prochaine en France d'une proclamation dans laquelle il déclarerait qu'il n'entrait sur le territoire français que pour récupérer les Pays-Bas.

Cette proclamation ne parut pas : l'Archiduc

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, p. 103.

eut,

eut, sans doute, le bon esprit de penser que ce ne serait pas avec des proclamations qu'on renverserait la République, et, profitant des avis que lui donnaient les traîtres, poussa avec activité les travaux devant Kehl.

Du 21 au 28 novembre il les avança sur la rive droite de la Kintzig, entre les chaussées de Rastadt et d'Offembourg. En cet endroit les lignes des Autrichiens appuyant de droite et de gauche sur la Kintzig, formaient comme la base d'une espèce de triangle dont le lit de la Kintzig, au dessus et au dessous de Kehl, représentait les deux côtés.

Le 28 novembre (8 frimaire) les batteries des Autrichiens commencèrent à tirer. Le soir même de ce jour l'ennemi se logea à l'entrée du village de Kehl, ainsi que dans l'île de la Kintzig. Il en fut repoussé plusieurs fois ; mais à la fin il parvint à s'y maintenir, et y établit ses retranchemens.

Dans la nuit du 30 novembre au 1er. décembre les Autrichiens se crurent assez avancés pour tenter d'emporter d'assaut la tête du pont d'Huningue. L'ennemi fut chassé de tous les ouvrages, qu'il laissa couverts de deux mille des siens, morts ou blessés.

Dans la lettre du 1er. décembre, l'espion Wittersbach ne parle de cette action qu'avec une espèce de consternation. Il est forcé d'avouer que le car-

nage a été terrible pendant presque deux heures.

Pendant que les généraux et les soldats de l'armée du Rhin moissonnaient ces sanglans lauriers, Pichegru, retiré près de Besançon, croyait voir approcher l'heure de sa dictature. Dans les premiers jours du mois de mai il avait annoncé *qu'il aurait besoin d'argent quand il serait dans le Jura* (1), et son fidèle espion Demougé, chargé de l'or de l'Angleterre, était allé lui porter à *Belvaux* une partie du prix de sa trahison, et (pour employer ses expressions), l'avait *cavé pleinement* pour les grands coups qui devaient se porter à Paris.

Demougé était de retour à Strasbourg le 5 décembre au matin.

C'est dans la trois cent vingt-troisième pièce du Recueil, page 168 du deuxième vol., qu'il donne quelques détails sur le résultat de cette entrevue.

« Pichegru, dit-il, est très-content de la ma-
» nière dont le prince Charles traite les affaires. La
» tournure qu'elles prennent le détermine encore
» à suspendre son voyage à Paris, qu'il remet à trois
» semaines ou un mois ; je suis donc encore à vous
» pour ce tems. Il recommande bien au prince
» Charles de pousser ses travaux pour se rendre
» maître de Kehl et d'Huningue ; il assure que cela

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, p. 518.

» une fois fait, le découragement des Français sera » total. Vous savez que Desaix l'a dit lui-même. Il » veut aussi que vous ne leur donniez aucun repos ; » car, dit-il, ceux qui ont pillé chez vous et amassé » de quoi, n'aiment plus à se battre ; et ces autres, » qu'on laisse manquer de tout, lâcheront pied » quand ils verront votre constante vigueur. N'é- » pargnez rien pour avoir ces points ; il vous sera » plus facile alors de pousser votre pointe, et de » vous emparer d'abord promptement et sans délai » de nos campagnes, où vous trouverez encore de » quoi vivre et des amis, surtout si vous défendez » absolument le pillage.

» Alors vous sentez combien il sera aisé d'avoir » les places (qui manquent absolument de tout), » au moyen de l'interruption des entrées et des » sommations de se rendre dans le plus court délai, » OU D'ÊTRE BRULÉES (1) ou affamées : voilà ce » QU'ASSURE PICHEGRU. »

Et plus loin il ajoute : « Les officiers et les gé- » néraux les plus patriotes, découragés, disent » hautement que si le prince Charles continue, il » n'y a plus moyen de tenir, même en Alsace.

---

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 583, 584. Pichegru conseillait encore d'incendier les villes qui refuseraient de se rendre.

» Je suis fortement de leur avis, que j'appuie » sur la pièce officielle ci-jointe, dont j'ai trouvé » moyen d'avoir copie littérale. C'est le compte » rendu à l'Entreprise générale de Paris, du ré- » sultat du conseil secret tenu chez Hausseman, » commissaire du Directoire exécutif, sur les » moyens de subvenir à mille besoins auxquels il » est impossible de satisfaire. Lisez-le avec atten- » tion, et vous verrez que *le but de Pichegru* sur » l'avilissement et le discrédit du Gouvernement, » ne peut être mieux fondé : c'était toujours la base » de ses projets. »

Le prince Charles n'avait pas attendu ces pressantes invitations pour aller en avant.

Depuis le 29 décembre il avait avancé ses travaux entre le haut Rhin et les rives gauches de la Schuller et de la Kintzig, car le jour même de la réception de cette longue lettre, le 6 au soir, les Autrichiens, sortant de l'espèce d'inaction à laquelle ils s'étaient condamnés depuis quelques jours, attaquèrent, après une très-vive canonade, l'île des Bois, occupée par deux compagnies ; l'ennemi arrivait par un gué, et on ne pouvait soutenir les deux compagnies que par des bateaux ; il parvint à s'y loger, ainsi que dans la redoute du *Bonnet-de-Prêtre*, qui touchait à la partie desséchée du petit bras d'Ehrlen-Rhin au dessus de l'île des Bois ; cet

ouvrage n'était occupé que par un poste de vingt hommes, parce qu'il n'avait pas été jugé assez fini pour être armé et gardé plus fortement.

Cependant l'ennemi, arrêté, chicané à chaque pas, avançait avec lenteur, et cette lenteur désespérait les conspirateurs de Strasbourg. Jusqu'à ce moment ils s'étaient contentés de donner des renseignemens sur le découragement de nos armées, sur les troubles de l'intérieur, sur les nouvelles espérances des Chouans (1), sur la désertion des troupes. Les renseignemens sur ce dernier objet étaient presque toujours exagérés, mais ceux qu'ils fournissaient sur l'effet des batteries de l'ennemi, sur l'établissement et la situation des nôtres, étaient d'une exactitude effrayante (2). Cette exactitude allait jusqu'à indiquer l'endroit où les généraux se retiraient dans le fort de Kehl. « Je vous préviens, » écrivait Demougé à Klinglin, le 29 décembre, » que les généraux, au nombre de cinq, qui se re- » lèvent tous les deux jours, sont casematés dans une » voûte du fort, qui doit être à gauche en entrant » d'ici. Cette voûte était autrefois sous un hangard » isolé, et servait à soigner les papiers de l'impri-

(1) *Voyez* tom. I des pièces trouvées à Offembourg, pag. 167. Sur la renaissance de la Vendée. (164.)

(1) *Ibid.* pag. 161, 162, 163, 164, 176, 184.

» merie. Depuis peu on y a fait un soupirail pour » donner issue à la fumée d'un grand feu qu'on y » entretient. On craint que vous ne jetiez des » bombes sur ce seul abri qu'ils ont ; il faudrait » que vous dirigiez vos bombes là où vous verrez » de la fumée. »

Le général Latour venait d'établir sa seconde parallèle, et dans la nuit du 9 au 10 décembre (20 frimaire) il attaqua le poste placé dans les masures de la maison de poste et de l'église du village de Kehl. Trois fois repoussé, il s'y maintint ; mais le matin il en fut chassé et perdit plus de trois cents hommes ; il renouvela ses attaques les 10 et 11 au soir. Il attaqua aussi, dans les nuits du 10 au 11 et du 11 au 12, de petits réduits et un logement que nous avions sur le bord du bras d'Ehrlen-Rhin qui se trouvait à sec ; mais il fut aussi repoussé avec perte par la 76e. demi-brigade. Dégoûté par cette résistance, l'ennemi prit le parti de s'avancer à la sappe, et d'établir des batteries pour nous chasser de ces postes. Ces différens travaux ne furent terminés que le 18 (20 frimaire).

Demougé parle de ces différentes actions ; il écrivait le 11 à Klinglin (1) : « On n'apprend rien

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, pag. 190.

» de bien positif sur ce que vous opérez par votre » longue cannonade, car il y a défense de passer la » citadelle : on dit à la sourdine que nous avons » perdu des avant-postes, et que vous avez tenté » deux assauts infructueusement.

» *J'ai été sur la tour vers quatre heures, et j'ai vu* » *l'action très engagée* : il y avait fusillade. Il faut » que cette nuit, depuis minuit à une heure, vous » ayiez tenté quelque coup, car la canonade n'a » jamais été si vigoureuse. »

Et, plus loin : « L'effet que font vos opérations » est fort bon. Le découragement s'accroît, et nos » meilleurs militaires désespèrent de se maintenir » à Kehl. Continuez comme cette nuit. On me » dit que vous avez emporté de nos postes, et que » vous avez la tête de notre pont-volant, qui nous » servait le plus avantageusement aux transports. » *Sans ce gueux de Desaix, m'assure-t-on, vous* » *eussiez eu plus de succès. N'y a-t-il donc pas de* » *boulet pour lui casser une jambe?*

» On m'a dit ce matin à l'état-major que vous » avez ouvert la dernière parallèle ; bon : cela » avance.

» La moitié de la demi-brigade de Mainoni, » qui, maintenant, est à la paillasse, a déserté, » etc. »

Demougé donna à l'ennemi le nombre exact des

bouches à feu qui défendaient le fort de Kehl (1). Il annonça l'effet plus ou moins heureux des batteries de l'ennemi; il désigna les lieux où les assiégés établissaient des batteries nouvelles, la destination de ces batteries, le calibre des pièces qui les armaient, les accidens qui leur arrivaient. Il recommandait à l'adresse des artilleurs ennemis les généraux retirés sous les voûtes du fort; il annonçait que déjà une bombe tombée par une ouverture qu'il avait indiquée, avait tué quatre hommes; enfin, il gourmandait les Autrichiens sur leur allure trop lente et trop méthodique, et tâchait de piquer leur amour-propre en répétant ce que Desaix disait de la timidité de leurs manœuvres.

Le 20 décembre, il écrivait à Klinglin (2): » On m'a offert le mot d'ordre tous les jours à trois » heures après-midi, pour Kehl et ses environs. » Il indiquait toutes les précautions à prendre pour le recevoir, et ensuite pour en faire usage. Il le donna le soir même du 20 et les jours suivans.

Il emploie plusieurs moyens pour se procurer un plan de Kehl (2); enfin il parvient, par la

---

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, p. 216.

(2) *Ibid.* pag. 269.

(3) *Ibid.* pag. 280, 295, 325, 338, 330, 354, 356, 363, 364.

corruption, à obtenir, d'un jeune employé du bureau topographique, un calque exact de celui du général Moreau, qui l'avait envoyé le jour même (1) au bureau, pour y faire des corrections essentielles.

Et pendant ce tems, Pichegru envoyait fréquemment des courriers à Strasbourg, et un des adjudans de Pichegru, Badouville, ne faisait que le chemin de Strasbourg à Besançon et à Berne, où était Wickham.

On se rappelle que le 10 janvier (20 nivôse) Kehl fut enfin rendu aux Autrichiens, et l'on voit combien de facilités avaient été données à l'ennemi par les amis et affidés de Pichegru pour obtenir ce succès. Klinglin écrivait le 12 janvier 1796 (nivôse an 5), à Demougé (2). « Je vous écris ce » matin à la hâte, parce que je voulais m'entretenir » avec l'Archiduc; je ne puis assez vous dire com- » bien il est satisfait de ce que vous m'avez envoyé. » Les détails, ainsi que les plans, se sont trouvés » conformes; continuez, je vous prie, à vous » servir des mêmes personnes, etc. »

La tête du pont d'Huningue fut rendue à la même époque.

---

(1) *Voyez* tom. II des pièces trouvées à Offembourg, p. 356.

(2) Dernière lettre du Recueil.

Là finit la campagne ; là finit aussi la correspondance saisie à Offembourg, et remise par Moreau ; mais, à cette époque, Pichegru se prépare à figurer sur une autre scène, et à manœuvrer sur d'autres plans.

FAITS postérieurs à ceux qui ont été dévoilés par la correspondance, et antérieurs au 18 fructidor.

La campagne avait fini aussi malheureusement que Pichegru l'avait desiré ; mais malgré ses revers, l'armée du Rhin n'avait pas cessé d'être brillante de courage et de patriotisme. Enfin, parmi les généraux qui s'étaient signalés, Pichegru avait cessé d'être le plus remarquable ; le nom qu'il s'était acquis en conduisant une armée avec bonheur, était dès-lors effacé par celui du héros qui, avant d'immortaliser la sienne, avait su la créer. Ce n'est pas tout : aux yeux de la nation, la gloire du talent militaire avait pâli devant la triple gloire de l'art des batailles, de l'art des négociations et de l'art du gouvernement, éminemment réunis dans le même guerrier. A cette époque l'orgueil national, rassasié de victoires, voulait assurer les fruits de ses conquêtes par une paix glorieuse, par un gouvernement sage. Un besoin, ou plutôt un pressentiment de grandeur durable et de bonheur

solide, travaillait déjà toutes les ames. On prévoyait que la conquête de l'Italie fixerait au Rhin les limites de la France : on voyait d'avance la formation d'une république amie au sein de l'Italie.

Ce pouvoir que Pichegru ne pouvait plus attendre des armées ni de la grande masse de la nation, il conçut l'espérance de l'obtenir du Corps législatif, à la faveur des circonstances qui aggravaient chaque jour les désordres intérieurs de la République, et retenaient loin de la capitale ses armées victorieuses. Dans cette vue il se fit nommer, en l'an 5, au Corps législatif, ainsi qu'Imbert-Colomès, agent de Louis XVIII à Lyon.

A cette époque la nation gémissait d'une foule de lois révolutionnaires, mais elle craignait de voir entraîner des lois salutaires par des abolitions précipitées. La séparation du bien et du mal de la révolution n'avait encore pu être faite par les hommes sensés; les passions seules étaient aux prises. Tout conserver était le langage d'une faction; tout détruire était le langage de l'autre. La masse du peuple souffrait, s'inquiétait, attendait. Nulle règle, nul principe sur quoi un esprit raisonnable pût s'appuyer. Chacun sentait que tout allait mal : personne de raisonnable ne savait encore distinctement, ou n'osait dire comment tout irait bien. Le Corps lé-

gislatif était partagé comme la nation ; le Directoire, composé de cinq membres, était et devait être divisé de même. Dans ces corps, composés d'élémens hétérogènes, chaque membre s'étonnait, s'indignait d'en voir quelque autre à côté de lui : les haines, les préventions personnelles aigrissaient les esprits plus encore que la différence des opinions. La presse que l'on croyait libre, et que l'on regardait comme le *palladium* de la liberté publique, était un instrument entre les mains de l'étranger, et ne servait qu'à envenimer les haines. Dans ce tems d'agitation, où les hommes étaient jugés sur leurs passions plus que sur leur esprit, et estimés sur le nom qu'ils portaient plus que sur les preuves qu'ils étaient en état de faire, Pichegru pouvait sans doute espérer de se former un parti dans le corps des représentans du peuple, et de parvenir, comme *homme de faction*, à un pouvoir auquel il ne lui appartenait plus de prétendre comme *homme de la nation.*

On n'a point oublié les motions intempestives, désorganisatrices qui chaque jour se succédaient sans interruption et dans tous les sens dans les conseils. On se rappelle la conduite qu'a tenue Pichegru, et le parti pour lequel il s'est déclaré. Tandis que d'un côté on voulait la liberté de tous les cultes, hormis ceux entre lesquels la nation se par-

tageait, de l'autre on voulait prématurément que les signes les plus éclatans annonçassent un culte public, quoique les prêtres fussent en exil, les temples dépouillés, les lois ecclésiastiques abrogées, le clergé désorganisé. Tandis que d'un côté on appelait les armées au secours de la République, de l'autre Pichegru et ses adhérens voulaient leur opposer la masse des citoyens sous le titre de *Garde nationale*; comme si les armées, malgré leurs preuves de dévouement tant de fois réitérées, n'eussent plus été *une Garde nationale* assez sûre depuis qu'elles avaient trompé l'espérance du général qui attendait d'elles une dictature! On se rappelle tous les efforts que fit à cette époque la faction de Pichegru pour tarir le trésor public, pour faire tomber tous les services que le Gouvernement était chargé de soutenir, et avec eux le Gouvernement même. On se rappelle les motions faites contre les perceptions prétendues anticipées: ce qui tendait à opérer une lacune d'un an dans le recouvrement des revenus publics. On se rappelle les clameurs élevées jusque sur l'envoi fait à la trésorerie de fonds provenans des contributions levées en Italie, envoi destiné à subvenir aux besoins de l'armée du Rhin, qui était alors dans le dénuement..... Telle était alors la confusion des idées, l'incertitude des principes, telles étaient les préven-

tions pour ou contre les personnes, qu'on vit dans les conseils un grand nombre de représentans les plus éclairés, les plus sages, les plus purs, les plus religieusement attachés à leurs sermens, se laisser tromper par un petit nombre d'indignes collègues qui avaient des intelligences coupables avec des ennemis intérieurs et extérieurs de la République.

A la vue du désordre général et du danger qui menaçaient le Gouvernement, les espérances des puissances étrangères se réveillent; les conférences qui étaient ouvertes à Montebello entre la France et l'Autriche sur les préliminaires de Leoben, tombent en langueur. Les courriers de Vienne ne marchent plus, ou ne rapportent que des paroles oiseuses; la paix semble fuir; les armées voient les fruits de leurs glorieux travaux s'échapper. Toutes, même l'armée du Rhin, expriment leurs alarmes, leur indignation; le Directoire menacé se voit près de périr; la révolution du 18 fructidor se prépare..... Et cependant que fait Moreau, Moreau qui tenait dans ses mains les preuves de la trahison de Pichegru, le personnage le plus influent et le plus dangereux du Corps législatif? Moreau garde le silence! Cependant voyait-il moins que son armée et toute la France où Pichegru conduisait une assemblée dont il n'était pas connu? Comment Moreau prenait-il sur lui les effets qui devaient résul-

ter de l'état des choses ? Comment se souciait-il si peu de la destinée de la République et de la destinée des Représentans fidèles que Pichegru compromettait et qu'il a fini par entraîner dans sa chute ? Ne devait-il pas à ces bons citoyens de les préserver du malheur de seconder un traître ou de partager son châtiment ? Quelle était donc cette indifférence pour la patrie et pour des concitoyens vertueux ? A quel rang placer l'homme qui, pouvant prévenir d'un mot, et les inquiétudes des armées, et celles des citoyens, et la catastrophe de fructidor, et la révolution qu'elle a opérée, et les méprises où elle a jeté, et les injustices qu'elle a entraînées, et les douloureux sacrifices auxquels elle a condamné, se tait ? Quel poids a dû rester sur la conscience de cet homme qui, en envoyant à Paris les papiers qu'il retenait, eût sauvé tant de victimes, préservé de si funestes erreurs, épargné tant de maux !

Le Gouvernement se crut autorisé, par le retard de Moreau, à l'accuser au moins de trop d'indulgence pour les complots de Pichegru : les amis de Pichegru, même les indifférens, l'accusèrent d'avoir gratuitement accablé son ami condamné. Moreau paraît s'être fait à lui-même, dès le principe, quelque reproche sur sa tardive dénonciation ; car, dans sa lettre du 22 au Directoire, et dans sa procla-

mation du 23 à l'armée du Rhin, il suppose que sa première lettre au directeur Barthelemy, sa lettre du 19, est du 17, c'est-à-dire, d'un jour antérieur au coup frappé sur Pichegru, voulant éviter le reproche d'avoir écrit seulement après que le télégraphe lui eut apporté, le 18, les principales nouvelles de la nuit du 17 au 18.

On peut juger de l'opinion du Gouvernement par la lettre que Moreau écrivit au ministre de la police générale, en lui faisant passer la correspondance saisie à Offembourg, et par une autre qu'il écrivit au Directoire le 27 vendemiaire an 7.

Voici ces deux lettres.

Paris, le 10 vendemiaire an 6
de la République française.

Le général Moreau au ministre de la police générale.

CITOYEN MINISTRE,

« En vous remettant les papiers du général Klin-
» glin, chargé de la correspondance secrète de l'ar-
» mée ennemie, je vous dois quelques détails sur
» la manière dont ils ont été saisis, et sur ma lettre
» au cit. Barthelemy, *que plusieurs personnes ont*
» *prétendue écrite après que j'ai eu connaissance des*
» *événemens*

» *événemens du* 18 *fructidor* ; et de cette supposition » chaque parti a tiré l'induction qu'il lui croyait favorable.

» J'y répondrai par des faits, de la vérité desquels » personne ne pourra douter.

» *Le* 2 *floréal*, l'armée que je commandais s'em- » para d'Offembourg environ trois heures après » midi.

» Je suivis de très-près les hussards qui y entre- » rent les premiers, et j'y trouvai les fourgons de la » chancellerie, de la poste et d'une partie de l'ar- » mée ennemie, et les équipages de plusieurs of- » ficiers-généraux, entre autres ceux du général » Klinglin, dont nos soldats se partageaient les dé- » pouilles.

» Je donnai l'ordre de recueillir avec soin tous » les papiers qu'on trouverait. On en chargea un » fourgon qui fut conduit le lendemain à Strasbourg » sous l'escorte d'un officier.

» Ce ne fut qu'après la ratification des préliminaires de la paix, et quand les cantonnemens » des troupes furent définitivement réglés avec l'en- » nemi, qu'on put s'occuper de la vérification des » papiers. Ils étaient en très-grande quantité, et » dans un désordre inséparable de la manière dont » on s'en était emparé.

» Je chargeai de ce travail un officier d'état-

» major, et personne n'est plus à portée que vous » de juger du tems qu'il a fallu pour le triage, saisir » les indications que le déguisement des noms ren- » dait très-difficiles, découvrir le chiffre et déchif- » frer toutes les lettres : ce dernier objet n'est pas » encore achevé.

Le 17 je chargeai un courrier de retour, de ma lettre » du même jour au cit. Barthelemy. Ce courrier partit » de Strasbourg le 18 fructidor au matin. Les événemens » du 18 n'ont été connus dans cette ville que le 22.

» Il était assez naturel que je m'adressasse à ce » directeur, *lui ayant déjà parlé de cette correspon- » dance quelques jours avant son départ de Bâle, et » ayant eu des relations fréquentes avec lui ou sa lé- » gation sur le même objet.*

» Je n'ai dû lui parler positivement de ceux qu'in- » culpait la correspondance du général Klinglin, » qu'après en avoir acquis la preuve évidente; mais » je ne pouvais plus m'en dispenser, puisqu'il y » avait du danger pour mon pays, et qu'il *était in- » dispensable de débarrasser l'armée d'une foule d'es- » pions qui instruisaient journellement l'ennemi de la » force et des mouvemens de l'armée.* Vous vous en » convaincrez par la *situation des troupes* et de nos » magasins, que vous trouverez dans ces papiers.

» Salut et fraternité. »

Signé MOREAU.

Paris, le 27 vendemiaire an 7
de la République française.

Le général Moreau au Directoire exécutif de la République française.

CITOYENS DIRECTEURS,

« Le ministre de la guerre m'a prévenu officiel-
» lement que vous m'avez nommé à l'inspection
» générale de l'infanterie de l'armée d'Italie ; ce
» témoignage de votre confiance me fait croire
» que *les préventions que vous avez pu avoir contre*
» *moi*, sont effacées, et j'ose espérer que les ca-
» lomnies aussi ridicules qu'inconsidérées, répan-
» dues dans quelques journaux contre ma nomi-
» nation, ne feront sur vous nulle impression dé-
» favorable.

» Si j'avais resté sans activité de service, j'aurais
» continué à garder le plus profond silence ; mais
» chargé d'une fonction importante où la confiance
» est indispensable, je vous dois, citoyens Direc-
» teurs, quelques détails sur ma conduite aux ar-
» mées que j'ai commandées. Ils serviront de ré-
» ponse aux criailleries des hommes dangereux qui
» ne veulent pas de Gouvernement, et *m'accusent*

» *d'être le partisan de Pichegru, parce que je ne* » *l'avais pas dénoncé, tandis que les déclamations* » *des royalistes me reprochent d'avoir été le dénon-* » *ciateur de celui qu'ils appellent mon instituteur et* » *mon ami.*

» Je n'ai jamais été l'élève de Pichegru, j'étais » général de division, et j'avais sous mes ordres » vingt-cinq mille hommes de l'armée du Nord, » lorsqu'il est venu en prendre le commandement » pour la campagne de l'an 2. J'ai servi environ » huit mois sous ses ordres; je l'ai remplacé pen- » dant une maladie d'environ trois mois, et je lui » ai succédé aux armées du Nord et de Rhin et » Moselle pour les camps des années 3, 4 et 5. » J'ai exécuté ses ordres quand il a dû m'en donner, » mais je n'ai jamais reçu de ses leçons. Nous avons » été amis pendant que nous avons défendu la » même cause, *et nous avons cessé de l'être quand* » *j'ai eu la preuve qu'il était l'ennemi de la Républi-* » *que française.*

» On ne me fera sûrement aucun reproche de » ne pas avoir envoyé au Gouvernement l'énorme » quantité de papiers de l'état-major ennemi, qui » furent pris à Offembourg. Je chargeai quelques » officiers d'en faire le triage: la correspondance de » Klinglin en faisait partie, mais il *fallut un long es-* » *pace de tems avant qu'on pût y découvrir* QUELQUE

» CHOSE DE PRÉCIS. Presque tout était en chiffre » et sous des noms empruntés : il ne s'y trouva sous » les vrais noms que quelques bateliers du Rhin, » qui furent seulement remis sous la surveillance » de leur municipalité, pour ne pas effaroucher » ceux qui n'étaient pas connus. On en obtint par » promesses et crainte du châtiment quelques ren- » seignemens qui augmenterent les découvertes.

» Un nommé Wittersbach, émigré, et employé » en Suisse près l'ambassadeur d'Autriche, était » l'un des principaux agens : j'envoyai à Barthe- » lemy quelques pieces contre lui, et il fut chassé » de l'Etat de Bâle. *Quand le chiffre fut découvert* » *et qu'on eut rassemblé quelques autres renseigne-* » *mens, il n'y eut plus de doute de la part qu'y pre-* » *naient* FAUCHE-BOREL, *Pichegru, Demougé,* » *Badouville et autres* (1).

» Je balançai quelque tems entre l'envoi des » pièces au Gouvernement, ou *seulement de le pré-*

---

(1) *Nota.* « Lorsque ma lettre à Barthelemy fut publique, » j'étais en route pour Paris. Le prince Charles, commandant » l'armée autrichienne qui m'était opposée, envoya à Stras- » bourg un officier-général qu'il chargea de sa part, mes ai- » des-de-camp, de me prier d'être persuadé qu'il n'avait jamais » eu la moindre part à ces vilenies, et qu'il m'avait toujours » fait la guerre loyalement. Je cite ce fait pour les incrédules, » s'il pouvait en exister après la publication des pièces. »

» *venir de leur existence. S'il s'était agi d'une cons-*
» *piration contre le sort de l'Etat, il n'y avait pas à*
» *balancer; mais il n'était ici question que d'un*
» *espionnage qui ne traitait que de la situation et des*
» *mouvemens de l'armée du Rhin.* C'était à l'armée
» seule qu'on pouvait compléter les preuves, dé-
» couvrir les coupables, et qu'ils devaient recevoir
» leur châtiment. *Dans le courant de la guerre on a*
» *arrêté, jugé et puni plusieurs centaines d'espions,*
» *sans que le Gouvernement en ait jamais entendu*
» *parler. Je me bornai* DONC, A CAUSE DE LA
» QUALITÉ DE REPRÉSENTANT D'UN DES PRÉ-
» VENUS, ET SURTOUT POUR L'INFLUENCE
» QU'IL PARAISSAIT AVOIR, à en écrire à un
» membre du Gouvernement, persuadé que les
» conseils qu'il me donnerait, seraient le résultat de
» l'opinion de ses collègues.

» Si ma lettre ne fut écrite *que le* 17 *fructidor*
» an 5, et si je n'y annonçais alors que des preuves
» insuffisantes pour une instruction judiciaire, c'est
» que le déchiffrement était très-peu avancé, puis-
» qu'il a fallu, dans les bureaux du ministère de la
» police, après un travail continuel, plus d'un an
» pour le compléter.

» Quoique je connusse très-peu Barthelemy, ne
» l'ayant vu que deux fois, il était naturel que je
» m'adressasse à lui, puisqu'il connaissait une partie

» de cette correspondance, *et m'avait même donné* » *des renseignemens sur* FAUCHE-BOREL, *de Neu-* » *châtel.*

» On m'a reproché ensuite que l'armée de Rhin » et Moselle n'a point fait d'adresse sur les événe- » mens antérieurs au 18 fructidor.

» Quoiqu'aucune des armées de la République » n'avait plus de droit qu'elle de se plaindre des » entraves qu'éprouvait la marche du Gouverne- » ment, il n'en était pas dont la situation exigeât, » de la part du chef, une conduite plus circons- » pecte et plus prudente : il lui était dû plus de qua- » tre mois de solde. L'habillement était dans un » dénuement affreux. Elle recevait à peine la moi- » tié des subsistances qui lui appartenaient : la plu- » part de ses cantonnemens en France ne lui pro- » curaient pas, pour vivre, les ressources du pays » conquis.

» On devait craindre, avec raison, qu'en faisant » naître aux soldats l'idée d'une demande collective » sur un objet quelconque, il ne devînt très-diffi- » cile, pour ne pas dire impossible, d'arrêter le » torrent de réclamations qu'ils se seraient crus en » droit de faire. Il fallait les disséminer pour assu- » rer leur subsistance et empêcher les insurrections. » Il n'y avait de troupes rassemblées que dans les » garnisons : aussi celles de Huningue, Brissac,

» Strasbourg et Landau s'insurgèrent-elles quelquefois ; mais le patriotisme bien éprouvé de » l'armée rendit ces mouvemens peu dangereux. » Pour les faire cesser, il suffisait de faire comprendre aux soldats les périls auxquels leur insubordination exposait la République.

» Quant à moi, peu au courant de la situation » de Paris, où je n'avais aucune correspondance » suivie, et ne connaissant les événemens que par » les feuilles publiques, voie toujours peu sûre dans » les momens de trouble, je ne m'occupais que » du soin d'améliorer le sort des troupes que vous » m'aviez confiées. Un officier supérieur, envoyé à » l'armée pour connaître les motifs de son silence, » vous confirma ces détails, et vous assura de mon » dévouement à la République.

» Je pourrais me dispenser de répondre à quelques imputations calomnieuses, dirigées contre » ma nomination par un journal signé de trois Représentans du peuple ; mais peu de mots suffiront » pour vous convaincre de la fausseté des faits » qu'il avance.

» Très-peu d'officiers-généraux de l'armée avaient » les moyens de paraître toujours dans une tenue » riche et recherchée ; aucun surtout n'eût été assez » imprudent pour afficher le moindre luxe devant » des soldats dans la misère la plus affreuse ; mais je

» puis vous assurer, citoyens Directeurs, que tous, » et je m'y comprends, ont paru toujours à l'armée » en habit militaire et tenue simple à la vérité, » mais décente : on n'en vit jamais porter la livrée » d'aucun parti.

» Je ne sais ce qui a pu donner lieu à l'histoire » d'un capitaine arrêté à la comédie de Strasbourg : » j'ignore si cela est arrivé, car je ne me suis ja- » mais mêlé de la police de cette ville ; mais je » puis assurer que je n'y ai pas eu la moindre part. » Ce fait est aussi faux que l'arrestation des deux » aides-de-camp et du secrétaire-général Dufour : » l'ordre n'en a pas plus existé, que les mesures » que j'ai dû concerter avec l'un d'eux. Au reste, » ce fait vous a déjà été dénoncé il y a un an, et » les informations que vous avez fait faire vous » en ont démontré la fausseté.

» J'ignore quelles appréhensions des patriotes » peuvent avoir de ma nomination : beaucoup, » sans doute, de ces patriotes ombrageux ont dit ou » écrit plus souvent que moi, qu'ils étaient répu- » blicains : au lieu de paroles, je leur opposerai des » faits, et ma présence à plus de quatre cents ac- » tions militaires, dont j'ai commandé la plus » grande partie, est sans contredit une preuve de » républicanisme et de dévouement à la cause de » la liberté, dont peu d'entre eux pourraient ad-

» ministrer la pareille. Les rédacteurs du Journal » de la Correspondance ne me contesteront pas au » moins le droit d'ancienneté de patriotisme, puis- » que j'avais déjà fait trois campagnes pour le main- » tien de la République française, qu'ils étaient » encore sujets de l'Empire et du roi de Sardaigne. » S'ils aiment sincérement leur nouvelle patrie, ils » doivent de la reconnaissance aux généraux qui » ont concouru à les arracher de l'esclavage, au » lieu d'être les échos de leurs calomniateurs.

» Salut et respect. »

Signé MOREAU.

La lettre adressée au ministre de la police ne détruisit pas les objections résultantes de la date de la première lettre de Moreau sur Pichegru; au contraire, elle sembla leur donner plus de poids. Les gens qui calculent, avouèrent que *les événemens du* 18 n'avaient été connus (en détail) à Strasbourg *que le* 22, comme le disait Moreau, puisque, pour les faire connaître à Strasbourg, *en détail*, il avait fallu beaucoup d'écritures; mais ils pensaient que le 18 dans la matinée le télégraphe avait fait connaître *en gros* (si ce n'était en détail), et à Moreau (si ce n'était à la ville de Strasbourg toute entière), la découverte de la conspiration et le nom des principaux coupables. Ainsi la lettre de Moreau ne dé-

truisait pas l'imputation de fait qu'il fallait détruire (1).

Quant à sa lettre au Directoire, concernant les préventions du Directoire contre lui, on remarqua

(1) En déclarant que sa lettre du 17 n'était partie que le 18, et en se rapprochant ainsi du 19, date qu'elle porte réellement, Moreau semble faire l'aveu auquel il voulait se dérober, puisqu'il était aussi possible de savoir très-matin le 18, à Strasbourg, ce qui s'était passé dans la nuit à Paris, que de le savoir le 19; et voici les combinaisons qu'on prêtait à Moreau pour arranger ses variations. D'abord, a-t-on dit, quand il a écrit le 19, il a daté sa lettre du 19, parce que son premier mouvement a été d'être vrai. Quelques jours après, étant mandé à Paris par le Directoire, et se voyant dans l'obligation de faire une adresse à l'armée du Rhin, il prévoit qu'on pourra lui reprocher d'avoir donné avis de la trahison trop tard pour la découvrir, ou trop tôt contre un homme condamné et déporté; et alors il trouve si desirable que sa lettre d'avis à un des membres du Directoire eût été écrite le 17, c'est-à-dire, un jour avant la découverte du complot, qu'il se persuade et suppose l'avoir écrite le 17. Mais quelque tems après il aura réfléchi que le jour de l'arrivée de sa dépêche à Paris pourrait prouver qu'elle était partie bien après le 17; alors il aura distingué entre la date (supposée) de la lettre, et le moment du départ du courrier, et il aura placé ce moment entre le 17 et le 19, assez près de la date vraie, pour s'accorder avec la marche d'un courrier peu diligent, et assez près de la date supposée pour qu'on ne trouvât pas trop improbable qu'une lettre écrite le 17, fût ensuite restée plus d'un jour entier sur le bureau du général.

qu'elle n'était pas très-propre à les dissiper. *Il fallait*, dit Moreau, *un long espace de tems avant qu'on pût découvrir quelque chose de précis* dans la correspondance saisie, *presque tout étant en chiffre et sous des noms empruntés.* Cela est indubitable; mais quatre mois et demi avaient été plus que suffisans pour pénétrer les principales manœuvres et connaître les principaux conspirateurs, et la preuve que Moreau avait découvert le rôle que jouait Pichegru longtems avant d'en parler, se trouve dans sa lettre même. *Qnand le chiffre fut découvert*, dit-il, *et qu'on eut rassemblé quelques autres renseignemens, il n'y eut plus de doute de la part qu'y prenaient* FAUCHE-BOREL, PICHEGRU, *Demougé, Badouville* et autres. Or, quand le chiffre fut-il découvert ? La lettre nous apprend que ce fut avant le départ du cit. Barthelemy de la Suisse, plus de deux mois avant le 18 fructidor, puisque Moreau dit que le directeur Barthelemy *connaissait une partie de cette correspondance, et lui avait même donné des renseignemens sur* FAUCHE-BOREL. D'ailleurs, il déclare qu'il a balancé QUELQUE TEMS *entre l'envoi des pièces au Gouvernement, ou seulement de le prévenir de leur existence.*

S'il s'était agi, continue-t-il, *d'une conspiration contre le sort de l'État, il n'y avait pas à balancer; mais il n'était ici question que d'un espionage*

qui ne traitait que de la situation et des mouvemens de l'armée du Rhin..... Dans le courant de *la guerre on a arrêté, jugé et puni plusieurs centaines d'espions sans que le Gouvernement en ait jamais entendu parler..... Je me bornai donc, à cause de la qualité* DE REPRÉSENTANT *d'un des prévenus, et* SURTOUT PAR L'INFLUENCE QU'IL PARAISSAIT AVOIR, *à en écrire à un membre du Gouvernement.* Ces paroles parurent, dans le tems, fort étranges et fort discordantes, tant avec les précédentes lettres et proclamations de Moreau, qu'avec le reste de la lettre même qui les renferme. Quoi ! il n'était question que d'un simple espionage dans les preuves des relations qui avaient existé entre Pichegru et le prince de Condé pour la corruption et la ruine de l'armée française ? Qu'est-ce qu'un espionage qui ne transmet que des secrets confiés par le général en chef, ou des renseignemens pris et donnés de son aveu ? L'espion d'un pareil espionage ne serait-il pas le général en chef lui-même, et les intermédiaires seraient-ils autre chose que ses messagers, si on pouvait donner le nom d'espionage à la confidence des secrets dont on est dépositaire, et donner un autre nom que celui de trahison à la violation des secrets de son armée et de son Gouvernement ? Était-ce un

simple espionage, même depuis la démission de Pichegru, que ce système d'information organisé par Pichegru, et auquel ses affidés continuaient d'être employés, dans un moment où la République était ébranlée par une faction à la tête de laquelle se trouvait ce même Pichegru, qui avait trahi la République comme général? Et pourquoi donc Moreau lui-même a-t-il dit à l'armée, dans sa proclamation, que la trahison de Pichegru n'avait été que trop véritable? Pourquoi a-t-il dit au Directoire, que *depuis long-tems il n'estimait plus Pichegru?* etc. Et pourquoi dit-il dans la lettre même où se trouvent les étonnantes paroles que nous relevons, *qu'il crut devoir écrire le* 17 *fructidor à Barthelemy, à cause de la qualité de Représentant d'un des prévenus, et surtout de l'influence qu'il paraissait avoir.* Cette qualité, cette influence existaient depuis assez long-tems; elles alarmaient depuis assez long-tems les armées, et les circonstances où se trouvait la République, étaient assez critiques pour que Moreau dût craindre les suites de son retard. Aussi au lieu de s'excuser il s'accuse par les choses qu'il dit de Pichegru; car sa réponse se réduit à ceci : *J'ai différé d'accuser un traître jusqu'au moment où sa trahison a été découverte, parce que j'ai vu qu'après avoir trahi l'armée comme gé-*

néral, il était près de renverser l'État par sa funeste influence comme Représentant (1).

Rien ne peut obscurcir ici la vérité : le devoir de

(1) Il n'est pas indifférent de voir comment s'expliquaient, dans le tems, les amis de Pichegru sur la conduite de Moreau. Voici ce qu'on lit dans une brochure publiée par C. J., l'un d'eux, à Hambourg en 1798, *sur la révolution du 18 fructidor.* « Moreau paraît, il est vrai, à cette *glorieuse* époque, » et vient déposer contre le vaincu. Son témoignage a frappé » d'abord quelques esprits. Mais remarquez qu'il n'atteste » point un fait qu'il ait vu : il énonce simplement un jugement qu'il a formé..... Or, *sa véracité fût-elle incontestable*, son opinion est-elle infaillible ?..... Mais... *la bonne foi de ce général est-elle après tout si évidente ? Il fut un tems*, je le sais, où la plus honorable confiance l'environna ; mais que penser d'un homme qui dénonce son ami » à l'autorité suprême, qui le dénonce sans avoir pris aucune » des précautions que suggère la délicate et généreuse amitié ? » *Que penser d'un homme qui, depuis long-tems en possession* » *de ces pièces, choisit, pour les annoncer, le moment où* » *elles pouvaient hâter ou justifier la révolution fatale qui se* » *préparait ; QUI PENDANT QU'IL SIGNALAIT PICHEGRU* » *COMME CHEF D'UN PARTI FATAL A SON PAYS, ÉCRI-* » *VAIT DE L'AUTRE A DIVERS PERSONNAGES DE CE* » *MÊME PARTI, POUR LES ASSURER DE SON DÉVOUE-* » *MENT A LEUR CAUSE ? Le moyen de croire un homme* » *QU'ON NE PEUT PLUS ESTIMER ? Le moyen de se confier à* » *celui qu'on surprend en contradiction avec lui-même, et qui,* » *dans toutes les suppositions, A TROMPÉ L'UN DES DEUX* » *PARTIS.* (Pages 12 et 13.)

Moreau, général de l'armée du Rhin, était d'instruire sans délai le Gouvernement de l'existence de papiers qui accusaient de conspiration son prédécesseur, devenu chef de faction. N'eût-il eu à déclarer qu'un système d'espionage, organisé par Pichegru avant de quitter l'armée, il devait le déclarer. Tel était le devoir du général, du citoyen, de l'honnête homme. Si Moreau eût donné au Directoire le moyen de démasquer Pichegru, et de le faire descendre de la tribune au tribunal, les hommes purs des conseils qu'il avait égarés, auraient ouvert les yeux; Imbert-Colomès et quelques autres eussent été réduits à leurs propres forces; la nation, le corps législatif se seraient réunis et serrés; la représentation nationale n'eût pas été violée; des hommes purs n'auraient pas traîné une vie misérable à Sinnamary; bien des larmes, de longs deuils, eussent été épargnés à d'honorables familles; la patrie eût été préservée de bien des maux et de bien des périls : telles eussent été les suites d'une déclaration faite en tems convenable. Ajoutez qu'elle eût mis Moreau lui-même à l'abri des soupçons : tant il est vrai que l'accomplissement des devoirs est tout ce qu'on peut se proposer de plus utile pour soi et pour les autres.

L'Europe entière connaît la conduite qu'a tenue Pichegru,

Pichegru à Bareuth et en Angleterre, depuis qu'il est revenu de la Guiane, et sait comment il a pris soin de confirmer lui-même les preuves que Moreau avait produites contre lui le 19 fructidor. Il est connu de tout le monde que c'est comme stipendié de l'Angleterre, que c'est avec l'or et les poignards de l'Angleterre, que c'est pour servir l'Angleterre ou la cause que l'Angleterre a confondue avec la sienne, qu'il est venu à Paris.....

S'il est vrai, comme tout l'annonce, comme on doit le croire d'après le rapport fait au Gouvernement par le chef de la justice, que Moreau ait eu des entretiens particuliers avec cet ennemi déclaré de son pays, s'il est vrai seulement qu'il ait été accessible à cet homme, qui se cachait à tous les citoyens, et ne pouvait avoir été conduit à Paris, séjour périlleux pour lui, que par de coupables projets, de fortes présomptions s'élèvent contre Moreau, et les esprits les plus favorablement disposés ne peuvent s'en défendre.

De deux choses l'une, ou l'accusation faite par Moreau, le 19 fructidor, a été faite volontairement et avec sincérité, ou elle a été contrainte, et les principes de Moreau, d'accord avec ses affections, l'ont désavouée.

Au premier cas, Moreau devait avoir horreur d'un traître qui depuis le 19 fructidor avait levé

le masque, et dont la présence à Paris ne pouvait avoir qu'un but criminel; Pichegru, de son côté, devait voir dans Moreau un lâche adversaire qui l'avait gratuitement accusé, et pour le seul plaisir d'ajouter de l'ignominie à une condamnation déjà exécutée : ainsi, dans cette supposition, un éternel obstacle s'opposait à toute réconciliation entre ces deux hommes. Il était impossible qu'ils habitassent une même ville, qu'ils fussent à portée l'un de l'autre sans se chercher, l'épée à la main, et s'arracher la vie. Leur réunion ne peut donc s'expliquer que par un intérêt nouveau, un intérêt capital, un intérêt plus fort que celui de l'honneur; en un mot, par l'intérêt qui avait amené Pichegru à Paris, et par une conspiration pour l'assassinat du chef de l'État et la subversion de la République.

Si au 18 fructidor Moreau ne dénonça Pichegru que pour détourner loin de lui-même des soupçons qui pouvaient le perdre sans sauver son ami, s'il a pu donner à Pichegru des raisons propres à prévenir ou éteindre son ressentiment, c'est que dès cette époque Moreau était d'intelligence avec Pichegru, c'est qu'il était initié dans la conspiration de l'an 4 et de l'an 5; et dès-lors il est manifeste qu'il trempait dans la conspiration qui vient d'avorter, puisqu'elle est une suite de l'autre. En un mot, la réunion de Pichegru et de Moreau ne peut avoir que

l'une ou l'autre de ces causes : ou de nouveaux intérêts supérieurs aux lois de l'honneur qui les divisaient les ont rapprochés, et ils conspiraient : ou jamais leur désunion n'a été que simulée, et Pichegru n'a vu dans la dénonciation de Moreau qu'une démarche utile aux communes espérances ; et dans ce cas encore ils conspiraient.

FIN.